

FIGARO ILLUSTRÉ



Tricoteuse

Lacoste

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

L'ENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



POULES

Moyen infailible de les faire pondre sans interruption, même par les plus grands froids, par l'emploi de la

POUDRE à faire pondre.

M. FANFILLON, inventeur

IMMENSE SUCCÈS

PLUS DE 100,000 LETTRES

DE FÉLICITATION

tenues à la disposition des personnes qui désireraient les consulter.



20 Grands Diplômes d'honneur, 40 Grandes Médailles Or

PARIS & LONDRES

Dépense 10 à 15 centimes par mois et par poule pour avoir 100 œufs en plus par an.

2 kil. 500 : 5 fr. franco gare; 5 kil. : 9 fr. franco gare, contre mandat-poste. Contre remboursement, 0 fr. 60 et 0,80 en plus pour le retour d'argent.

PRIX-COURANT FRANCO SUR DEMANDE

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 10^{bis} Rue Amélie.

Insecticide Fanfillon

A BASE DE PYRETHRE

L'*Insecticide Fanfillon* est le destructeur le plus rapide et le plus énergique qui existe pour détruire toutes espèces de vermine : puces, punaises, etc.

Il est indispensable surtout pour chasser des poulaillers les insectes nuisibles qui s'y logent et débarrasser les volailles des parasites qui, en les rongant, détruisent leur santé et arrêtent la ponte.

Prix Franco : 125 gr., 1 fr. 40 — 250 gr., 2 fr. 10 — 500 gr., 3 fr. 50 — le kilo, 6 fr. 50.

10^{bis}, Rue Amélie, PARIS.

ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'*Onguent Chapard* guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'*Onguent Chapard* sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel il donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS

Prix : la boîte de 1 kilo environ. 3 fr. — postal en plus.

AROMATIQUE ANTISEPTIQUE Désinfectant

G. Monier & C^{ie}

50, rue des Petites-Écuries

PARIS

USINE A

Bagnolet

(Seine)

Le Sel Monier est le plus pur, le plus agréable des antiseptiques par son action tout particulière. Employé dans les bains et dans les soins de toilette, il préserve des maladies et fait disparaître boutons, démangeaisons, etc. donne en outre à la peau une grande fraîcheur et un velouté remarquable. Précieux pour la conservation des fourrures et des lainages, il chasse mites, moustiques, etc. Il s'emploie avantageusement à tous les usages, en détruisant toute mauvaise odeur, soit en lavages, soit en évaporation, dans les W.-C., les écuries, chenils, poulaillers, étables, etc.

FOURNISSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DES HÔPITAUX, DES TRANSPORTS, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, DU MONT-DE-PIÉTÉ, ETC.

PRIX :

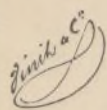
250 grammes, 1 fr. 25 — 500 grammes, 2 fr. — 1 kilo, 4 fr. — 2 kilos, 7 fr. 50

BOITE ÉCHANTILLON, 60 GRAMMES ENVIRON, 50 CENTIMES

1 Boîte de savon antiseptique pour adoucir la peau, 2 fr. 50, contre mandat-poste

Prix-courants franco.

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE] Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr. environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND PRIX



N° 246 — Fr. 100

0.27 x 0.18 x 0.07

Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS — 44, rue de Paradis — PARIS



Envoi Franco du Catalogue



BRICHAUT

126^{bis}, Rue Lafayette, Paris

Nouvelle Jumelle

et Agrandisseur

PHOTOGRAPHIQUES

APPAREILS LÉGERS

de TOURISTES

FABRICATION — ÉCHANGES

Réparations.



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur PINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

NOS BONS AMATEURS, par JEANNE MAIRET, illustrations en couleurs de LOUISE ABBEMA.

LA TOURTERELLE POIGNARDÉE, par ANDRÉ LEMOYNE, illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

EN MAZURKANT, musique de GASTON LEMAIRE, illustration en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.

NAPOLÉON, GËTHE ET WIELAND, par HIPPOLYTE BUFFENOIR, illustrations de HERMANN JUNKER, KÜGELGEN, SCHNORR, etc.

LA CÉRAMIQUE FRANÇAISE (quatrième partie — Rouen), par EDOUARD GARNIER, illustrations en couleurs d'après les pièces du Musée National de Sèvres.

APRÈS LA BATAILLE, par CHARLES DIGUET, illustrations de AUGUSTE VIMAR.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

IL NE FAUT PAS CHASSER DEUX LIÈVRES À LA FOIS, par GAUDEFRY.

EN ARRÊT, par MONGINOT.

COUVERTURE :

TRICOTEUSE, par Mademoiselle LACOSTE.



28 août.

APRÈS plusieurs mauvais départs, qui constituaient une fâcheuse analogie avec les bourrasques de l'année dernière, le mois d'août s'est décidé à prendre une allure régulière : pendant quelques jours, le ciel s'est habillé de bleu, le soleil a chauffé ses fournaises et les aubergistes se sont épanouis, cachant sous leur obséquieux habit noir des âmes de brigands calabrais.

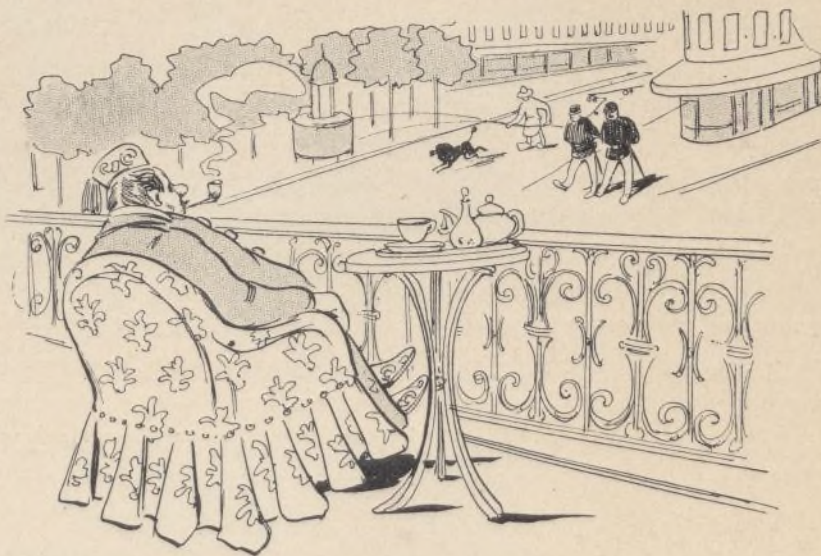
Et alors se sont rués, en des trains exclusivement composés de wagons-salons et de wagons-restaurant, vers les plages à la mode, des gens non moins à la mode et qui, pour obéir aux lois du monde auquel ils sont justement fiers d'appartenir, doivent aller, chaque année, à la même date, dans tel endroit et non ailleurs.

Ailleurs, ils seraient exposés à voir d'autres figures que celles qu'on doit rencontrer, des faces vagues et quelconques, portées par des gens sans nom, mal mis, avec lesquels il est impossible d'entrer en relation ; ils se fourvoieraient en des paysages rustiques et naturels, mal tenus, dénués de gaz, de téléphone, d'américain drinks, de flirt, de polo, de lawn-tennis et de golf, où des spectacles inaccoutumés pourraient les détourner de leurs occupations intellectuelles.

Dire que ces plages sont calmes et reposantes, qu'on s'y détend les nerfs, qu'on y berce son sommeil au rythme de la lame expirant

sur la grève, ne serait peut-être pas tout à fait conforme à la vérité. Mais il est des gens que cette vie factice amuse : ils n'en conçoivent pas d'autre et l'on ne peut cependant blâmer chacun de prendre son plaisir où il le trouve.

N'a-t-on pas vu, en effet, des particuliers paradoxaux prétendre que le seul endroit où l'on soit véritablement tranquille pendant l'été c'est Paris ? Et ils vous vantent le calme parfait, la solitude profonde qui, par les beaux dimanches ensoleillés, règne dans les quartiers élégants ; toutes les persiennes sont closes, point de roulement de fiacres ni de bourdonnements de passants ; muettes les trompes des tramways vides et rares, poursuivant leur chemin sans obstacle ; parfois, une petite bicycliste file silencieusement vers quelque rendez-vous : spectacle reposant que l'on peut contempler sans déplacement onéreux, du haut de son balcon, en fumant nonchalamment sa pipe.



La question de la date de l'ouverture de la chasse a suscité cette année des polémiques passionnées. Suivant les uns l'on devrait la fixer le plus tard possible, ceux-là sont les *beati possidentes*, propriétaires de chasses sévèrement gardées et préférant retarder de quinze jours leurs premiers coups de fusils, afin de se trouver en face d'un gibier qui se défend.

Les autres, qui n'ont point de gardes pour les protéger contre la concurrence du braconnier, voudraient au contraire qu'on anticipe, car les huit ou quinze jours de retard sont au profit des maraudeurs et non pas du gibier.

Le juge suprême, en cette affaire, c'est le ministre de l'intérieur

qui, sur les rapports des préfets, fixe la date de l'ouverture en se basant sur l'état des récoltes. Or, en 1896, les récoltes se sont montrées très fantaisistes : tandis que, d'après les rapports officiels, elles restaient encore sur pied dans l'Ile de France elles étaient, par un singulier phénomène agricole, déjà rentrées dans un département situé au nord-ouest de Paris, mais dans celui-là seulement. Ai-je besoin de le nommer ? c'est la bienheureuse Seine-Inférieure qui se trouve en avance sur tous les départements



limitrophes et où la chasse s'est ouverte le 23 août. Quant aux chasseurs de l'Oise, de la Somme, de l'Eure et du Calvados, ils attendront le 30 août, en compagnie de ceux de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne.

Elle est doublement heureuse, même, cette Seine-Inférieure, car



elle aura eu l'honneur d'offrir avant les autres départements, ses premiers perdreaux et ses premiers lièvres au Président de la République! Je ne me ferai pas l'écho des mauvais bruits, mis en circulation par les grincheux, sur cette coïncidence.

Des hommes exceptionnels, dévorés de la fièvre de l'apostolat, traversent les mers et parcourent les déserts pour porter la bonne parole évangélique aux peuples sauvages qui les accueillent généralement fort mal, au point de les martyriser et même de les manger.



M. l'abbé Lemire, député, apôtre du socialisme chrétien, a fort judicieusement pensé qu'on pourrait, sans déplacement, trouver à Paris même des fanatiques et des cannibales. Il lui a suffi de louer une salle dans un quartier populaire et de convoquer quelques centaines de citoyens très socialistes, mais pas du tout chrétiens, dans le but louable de leur exposer ses doctrines d'apaisement et de fraternité. Le pauvre abbé n'a pas eu la peine de les haranguer. Dès son entrée dans la salle, il a été bousculé, roué de coups, en compagnie de quelques courageux jeunes hommes qui l'accompagnaient. Ça été une mêlée générale d'où l'orateur chrétien a dû s'estimer heureux de s'échapper vivant.

Son départ n'a pas apaisé, d'ailleurs, la fureur déchainée par la vue d'un prêtre : on a continué la bataille et on s'est cogné entre socialistes sur des questions de nuances.

Il est vrai que, à Lille, les catholiques ont pris leur revanche. Ils ont eu le bon esprit de traiter les socialistes suivant leurs propres procédés et ceux-ci, cette fois, ont reçu les horions. Une aussi insolite façon de procéder les a fort indignés, au point qu'ils ont appelé à leur secours les gendarmes, ces sbires abhorrés de la tyrannie bourgeoise!

Combien plus paisible fut le banquet où les impérialistes ont célébré leur anniversaire du 15 août! Fête



toute patriarcale où, après les inevitables discours et, dès la table desservie, on a dansé comme aux beaux jours d'autrefois, avec l'entrain de gens que rien ne décourage et dont vingt-cinq années d'attente n'ont ni ébranlé la foi ni alourdi les jambes.

Paris attend, avec une bien légitime impatience, la visite de Nicolas II, officiellement annoncée. Des journalistes zélés, et assurément bien intentionnés, qui se considéraient comme les véritables représentants de l'opinion publique, se proposaient d'intervenir dans l'organisation des fêtes à offrir au jeune souverain. Mais le gouvernement français se conformant, vraisemblablement, au désir exprimé par la cour de Russie, a déclaré qu'il se réservait exclusivement la mission de régler la réception.

Le Tzar arrivera à Paris le 5 octobre. A cette occasion, il me paraît utile de noter que l'appellation de « Tzar » n'est point le titre exact que l'on doit donner à Nicolas II. Le mot « Tzar » symbolise l'être quasi-suprême qui, dans la foi du peuple russe, vient tout de suite après Dieu; mais la qualification officielle est : Nicolas II, empereur et autocrate de toutes les Russies. — *Imperator i Samoderjetz Vserosskij.*

Une question bien parisienne est celle de la transformation des ruines de la Cour des Comptes en une gare qui amènerait au quai d'Orsay, c'est-à-dire à dix minutes des Champs-Élysées et de la place de la Madeleine, les trains de la compagnie d'Orléans.

Les amateurs de pittoresque regretteront peut-être cette promenade, un peu longue sans doute mais charmante pour le Parisien, qui depuis la lointaine gare d'Austerlitz vous montre la ville en un panorama grandiose où défilent Notre-Dame, la Cité, l'Hôtel de Ville, le Louvre, les verdures du Jardin des Plantes, le mouvement de la Seine avec ses ponts qui s'enchevêtrent. Mais le monde étant principalement composé de gens pressés, il faut bien reconnaître les avantages de cette gare centrale, qui nous offrira les commodités dont



jouissent depuis longtemps déjà les grandes capitales de l'étranger.

Ainsi donc va disparaître, sous la hache du bûcheron, cette étonnante forêt vierge qui, depuis vingt-cinq ans était née, avait grandi et prospéré sur les ruines de ce lourd bâtiment, masquant sous sa capricieuse et fraîche végétation, les sinistres flambages du pétrole communard. On raconte qu'un botaniste avisé est allé en exploration dans ces régions ignorées et y a recueilli deux cent vingt-cinq spécimens de plantes, depuis le majestueux érable jusqu'à la modeste graminée, toute la flore; je suppose que la faune ne doit pas être moins riche et que tout un monde d'animaux et de bestioles doit subsister, vivre, aimer et mourir derrière la palissade vermoulue que nous verrons bientôt tomber.

Ceux qui ont vu les Sister's Barrison, dans leurs gracieuses évolutions aux Folies-Bergère, ou qui ont regardé l'amusante photographie en couleur qu'en a donné le *Figaro illustré* dans son numéro des Cafés-Concerts, ne se doutaient guère que parmi ces gentilles girls se trouvait une tueuse d'homme. Pourtant cela était : pour un de ces petits êtres, futiles, menues et presque insexuelles, un galant homme, élégant officier, tout jeune, appartenant à la plus haute noblesse autrichienne, s'est suicidé : Etel Barison lui avait refusé la main qu'il lui offrait. Assurément la pauvre petite, dressée aux puériles minauderies dont le public raffole, ignorait bien profondément ce que c'est que l'amour. Son « manager » lui avait sévèrement recommandé de fermer l'oreille aux fadaïses des jeunes gens et aux pièges des vieux messieurs : pensez donc, une Sister amoureuse, conduite à l'autel, cela eût dépareillé le joli attelage! Le malheureux lieutenant Pallavicini, éconduit, a perdu la tête, il s'est tué et la pauvre petite Etel, qui ne savait que sourire, a dû, trop tard, hélas! apprendre à pleurer.

M. Félix Faure a consciencieusement accompli son voyage en Bretagne.

Cette tournée avait pour but, dans la pensée du gouvernement, de montrer aux populations bretonnes la forme républicaine rendue tangible en la personne sympathique de son président. Il faut croire que les indigènes de la vieille Armorique n'ont pas très bien compris car, même sous les amplifications élogieuses des récits officiels, on sent que la communication ne s'est pas établie entre la foule et l'auguste voyageur.

Un incident, survenu dans la dernière journée du voyage, en a formé l'épilogue véritablement symbolique et suggestif.

M. Félix Faure, visitant à Fougères un établissement de sourds-muets, dirigé par une congrégation, demanda, avec une banale sollicitude et pour ne pas laisser tomber la conversation, à la supérieure



quelles étaient les ressources de l'établissement. La brave sœur, qui n'est pas bretonne pour rien, expliqua humblement au président que ces ressources, déjà très bornées, venaient encore d'être réduites par le fisc, qui avait saisi le revenu d'une ferme pour obtenir paiement des sommes dues pour droits d'accroissement. Ce coup droit troubla la sérénité du président, qui se gratta l'occiput, balbutia quelques mots et, désignant le ministre de la justice, non moins embarrassé que son chef, dit à la sœur : « Expliquez-vous avec Monsieur. » On ne s'expliqua guère et l'on ne s'entendit pas du tout.

La morale de ceci c'est qu'il est au moins imprudent d'aller faire des visites de politesse aux gens qu'on dépouille et que dans ce cas l'on risque de s'adresser à des cœurs simples, comme la sœur de Fougères, qui n'ont aucun désir de jouer le rôle du guillotiné par persuasion.

M. Gailhard, à l'Opéra, et M. Carvalho, à l'Opéra-Comique, s'apprêtent à nous donner simultanément le *Don Juan* de Mozart. C'est une réapparition du phénomène qui s'est présenté il y a une vingtaine d'années : on chantait le même soir *Don Juan* à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et aux Italiens. Autant que personne je me réjouis de voir reparaitre à la scène le chef-d'œuvre du divin maître de Salzbourg. Mais, au lieu de ce « record », établi entre nos deux grands établissements lyriques, n'eût-il pas mieux valu qu'ils choisissent dans le répertoire classique, si rarement entendu par les dilettantes parisiens, des œuvres différentes ? Les théâtres lyriques subventionnés devraient être des musées de l'oreille où l'on irait entendre la *Flûte enchantée*, *Obéron* ou *Fidèle*, comme on va voir au Louvre la *Joconde* ou l'*Antiope*.

Le *Don Juan* de M. Gailhard sera plus bruyant, plus somptueux, plus solennel que celui de M. Carvalho, mais c'est à ce dernier que je donnerais volontiers la préférence. L'œuvre est écrite pour un orchestre de quarante musiciens seulement, et les récitatifs, dans la partition primitive, ne sont accompagnés que par le clavecin et le quatuor : on assure que M. Carvalho se conformera aux traditions originales ; c'est une preuve de son bon goût habituel.

LUTÉCIUS.



Les Livres

La librairie est en sommeil en ce moment : pendant l'été, la prédominance de la vie extérieure, les exercices sportifs, les voyages et chez ceux qui n'aiment point à se remuer, la douce rêverie sous l'atmosphère tiède, semble suspendre l'activité intellectuelle dans la majorité du public : les journaux suffisent à l'alimenter. Tout auteur classé se croirait déshonoré si son éditeur lançait un nouveau volume de lui pendant une autre période que celle comprise entre octobre et juin, pas plus qu'un grand dramaturge ne supporterait de donner un ouvrage nouveau en été, si toutefois une idée aussi saugrenue pouvait germer dans la cervelle d'un directeur.

Ce n'est pas à dire, cependant, que le bibliographe ne trouve rien à signaler : si les grandes œuvres, les gros romans, les in-octavos documentaires sont absents, la librairie nous fournit nombre d'œuvres de fantaisie, de recueils de nouvelles qu'on lit si agréablement et si commodément en chemin de fer, entre deux arrêts.

Le *Brichanteau comédien*, de Jules Claretie, n'est pas tout à fait un inconnu pour les lecteurs du *Figaro Illustré*. Le spirituel académicien leur en a déjà donné un croquis, une première ébauche dans une nouvelle intitulée : *Collinet* ; avec cette différence toutefois que ce pauvre Collinet était un raté, tandis que Brichanteau, s'il n'est pas arrivé aux honneurs, a eu cependant ses jours ou plutôt ses soirs de triomphe. C'est une sorte de baron de Munchhausen théâtral, inépuisable en récits d'aventures incroyables, toutes à sa gloire, naturellement, et qu'il raconte avec une infatigable emphase. L'administrateur de la Comédie-Française était mieux que personne à même de résumer en ce livre, symbolique malgré sa forme humoristique, « la vie de théâtre, qui est l'éternelle course à la chimère. »

Gyp qui, jusqu'à présent, s'était contentée d'égratigner de ses ongles roses les grotesques de la société mondaine, commence aujourd'hui à griffer sérieusement. Elle a la griffe dure, une vraie griffe de chatte en colère ! Son nouveau volume : *Ohé ! les Dirigeants !* est une satire irrésistiblement comique, mais aussi très aigüe, de l'omnipotence conquise dans le domaine des affaires publiques par le cosmopolitisme juif. Et les dessins en couleur de Bob, dans leur maladresse voulue, ne sont pas faits pour atténuer la vigueur des traits lancés par l'écrivain. C'est bien un livre de combat, dont la publication coïncide avec l'entrée de Gyp, comme collaborateur, à la *Libre Parole*.

Constant de Tours vient d'ajouter un nouveau volume à sa si intéressante série des Guides-Albums du Touriste. Il nous promène, cette fois, sur *Les côtes de la Méditerranée de Marseille à l'Espagne*. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le succès des précédents albums, dont tous

les touristes ont pu apprécier l'exactitude et l'humour ; ils savent la sûreté de coup d'œil avec laquelle l'auteur vous désigne, dans chaque ville, dans chaque paysage, le point juste qu'il faut viser, sans s'attarder au fatras des Bœdeker. L'album nouveau, illustré comme ses prédécesseurs de nombreux dessins, reproductions de photographies, croquis à la main ingénieusement semés dans le texte, est édité par la maison May et Motteroz.

Quelques rumeurs ont surgi dans le monde littéraire, à propos du livre longuement intitulé : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, par M. Ernest La Jeunesse, dont le nom n'est pas un pseudonyme et qui est jeune. Je ne lui reprocherai pas cette jeunesse, je le plaindrais plutôt, étant jeune, de débiter dans la littérature par une sorte de pamphlet où il s'applique à ridiculiser les écrivains de la génération qui l'ont précédé ; il croit avoir pénétré leurs âmes ; il met leurs faiblesses à nu, exhibe leurs cicatrices et pastiche leurs styles ; c'est la clinique appliquée aux lettres. Tout le monde y passe, chacun y est déshabillé : Paul Bourget, Paul Hervieu, Zola, Coppée, Daudet, etc., tous ceux qui, depuis vingt ans, ont peiné à la recherche de l'idée et à la poursuite de la forme. C'est là un singulier exercice pour quelqu'un qui débute. Je sais bien qu'une partie de la jeunesse actuelle considère la hiérarchie intellectuelle comme une superstition surannée, et que dans certains milieux on pratique la maxime : « Ni Dieu ni Maître ! ». C'est fort commode, vu que l'on n'a besoin de rien apprendre, puisque personne n'a plus le droit de rien enseigner. Il est à craindre cependant, pour M. La Jeunesse, qu'il se trouve demain un éphèbe qui sera plus La Jeunesse que lui, un pince-sans-rire encore plus pincé, qui jugera avec une ironie plus amère les douze volumes qu'il n'a pas lancés, mais qu'il nous annonce comme étant « en préparation » et qui le traitera en ami, c'est-à-dire plus durement qu'il n'a traité ses anciens. Et ce sera sa punition.

M. Adolphe Brisson n'a point ces haines ni ces rancunes, ce qui ne l'empêche pas d'être un critique avisé ; mais il sait ce qu'il convient de louer ou de blâmer. La deuxième série de ses *Portraits intimes* en est la preuve. Très renseigné sur chacun de ses personnages, mais ne racontant de leur vie que ce que le public doit en savoir, il nous donne, en une succession d'études et d'interviews, le tableau très complet et très vivant du personnel littéraire d'aujourd'hui, depuis Coppée jusqu'à Yvette Guilbert, en passant par le Père Ollivier, Forain, Waldeck-Rousseau. Comme on dit vulgairement, il y en a pour tous les goûts ; c'est du vrai document contemporain.

Les lecteurs du *Figaro Illustré* connaissent et apprécient J. H. Rosny ; je n'ai donc plus à les louer — je dis les, car ils sont deux frères — et je me bornerai à signaler l'apparition d'un volume composé de courtes œuvres, nouvelles ou impressions. La nouvelle qui donne son titre au livre : *Les profondeurs de Kyamo*, a paru dans

ce recueil. Les autres pièces qui l'accompagnent portent toutes la marque du talent vigoureux, dramatique et humain des Rosny.

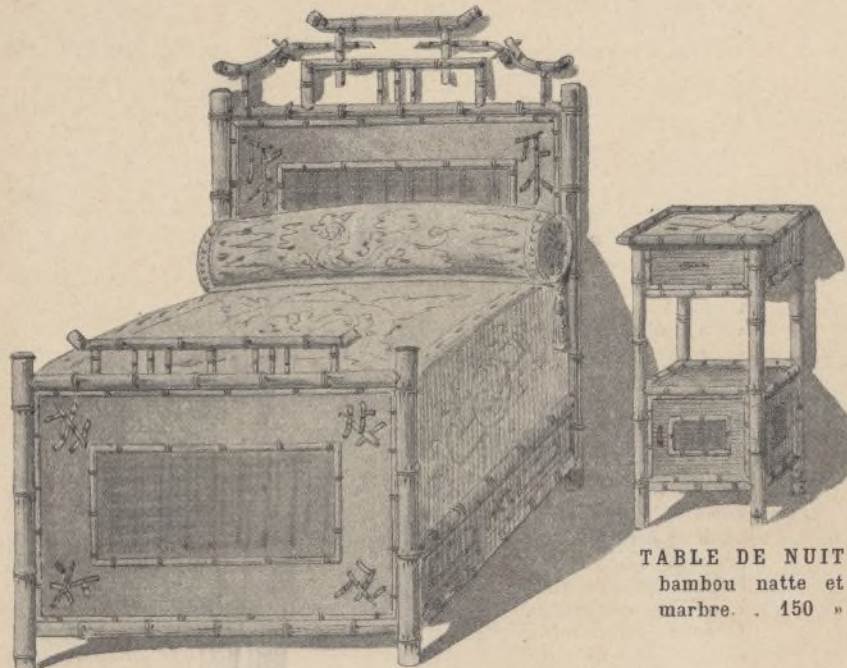
La livraison de septembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui vient de paraître, contient l'une des compositions les plus admirées de Jules Chéret : les *Coulisses de l'Opéra au Musée Grévin*; l'affiche de Bon-

nard, pour la *Revue Blanche*; Celle de Gaston Noury : *Pour les Pauvres de France et de Russie*, et une affiche d'un artiste belge, Henri Meunier, pour les *Concerts Ysaye*. Cette livraison ne le cède en rien, pour l'intérêt et la parfaite exécution, à celles qui l'ont précédées.

T. G.

MAISON DES BAMBOUS

PERRET & VIBERT, fabricants, 33, rue du Quatre-Septembre, PARIS



LIT en bambou naturel, natte de Chine et décors, grande taille, 2 personnes. 400 »

TABLE DE NUIT
bambou natte et
marbre. . 150 »

L'ouverture de la chasse est commencée et les grandes réunions de châteaux vont prochainement avoir lieu. A ce propos, nous soumettons à nos lecteurs les dessins des meubles d'une chambre à coucher entièrement en bambou naturel et natte de Chine qui forment un ameublement



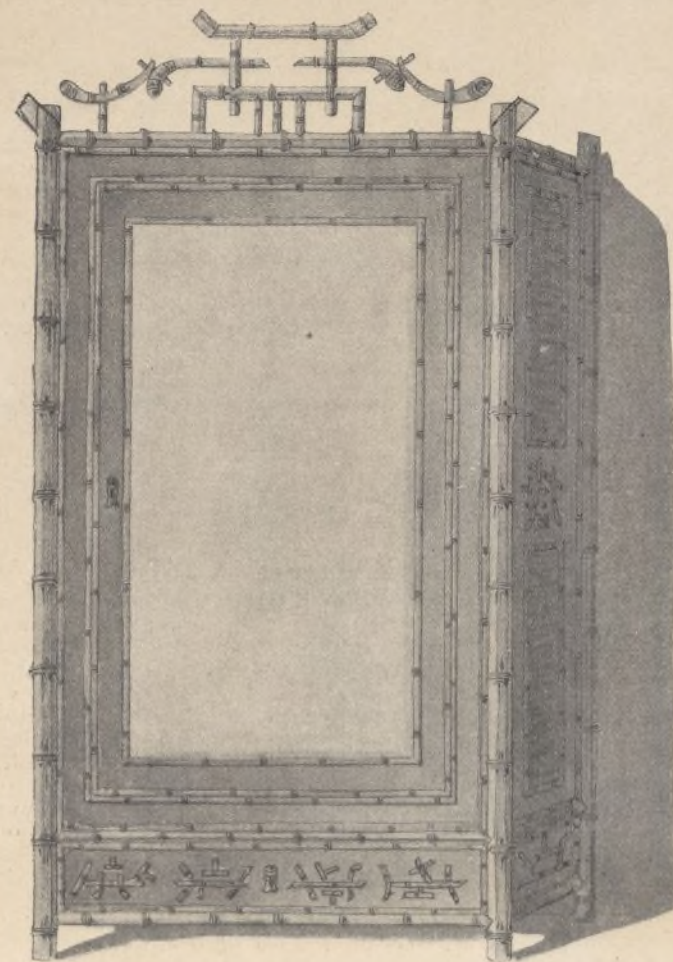
CHAISE bambou naturel, étoffe peinte à la main. 75 »

très personnel et peu banal pour la campagne, le château et le pavillon, et le rendez-vous de chasse.

Ces meubles particulièrement solides ne demandent pas d'entretien et s'essuient simplement. L'ameublement complet coûte 1,200 francs et se compose des cinq pièces dessinées ci-contre. L'emballage sans caisse est en plus; il suffira d'écrire 33, rue du Quatre-Septembre pour se faire envoyer cet ameublement contre remboursement. L'emballage du tout, sous caisses très solides et pouvant supporter les lointains voyages, coûte 50 francs.



FAUTEUIL en bambou naturel et étoffe peinte à la main. 125 »



ARMOIRE A GLACE grande taille, en bambou naturel, natte et décors. 450 »



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat; exiger la marque de fabrique et la signature *J. Simon*, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée a commencé, le 20 août 1896, l'émission d'obligations 2 1/2 0/0 munies de coupons de 6 fr 50 payables, moins les impôts, le 1^{er} mai et le 1^{er} novembre, et remboursables, à partir du 1^{er} mai 1897, par tirages au sort semestriels. Ces obligations seront délivrées nominatives, mixtes ou au porteur.

Les souscriptions seront reçues aux guichets de la Compagnie, dans toutes ses gares et chez tous ses correspondants financiers à Paris ou en province (Banque de France, Société Générale, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Crédit Industriel et Commercial, etc.).

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Bousod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

A. GAUDEFFROY



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1896 by Bousso, Valentin & Co

“IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS.”



Nos

Bons

Amateurs, par Jeanne Mairat

Au bord de la forêt de Marly, assez loin de toute gare, se trouve le château des Créneaux, vieille bâtisse d'un assez grand style, avec sa grosse tour mantelée de lierre et un restant de créneaux précieusement conservés. Le jardin et le parc, fort bien tenus, viennent aboutir à la forêt; une grille en fer ouvragé sert à protéger le parc et permet aux habitants du château de pénétrer dans la forêt, admirable à cet endroit.

A noble demeure, propriétaires roturiers. M. et Madame Alfred Thomas, Madame Thomas surtout, sentaient combien leur nom sonnait mal dans la superbe salle d'armes, changée en bibliothèque, avec son beau plafond à caissons. Le reste du château, ayant été modernisé, s'harmonisait mieux avec un passé teinté de chocolat. Mais on n'eut jamais offert, dans la salle d'armes, la moindre pastille de chocolat Thomas — dont la réputation n'est plus à faire.

Ce fameux chocolat, cependant, avait facilité le mariage de Claire Thomas avec le vicomte de Vireton. Claire était enfant unique et le petit vicomte, heureux d'être à jamais débarrassé de créanciers agaçants, de n'avoir plus à emprunter à ses amis, devenus récalcitrants, se montrait fort aimable envers ses beaux-parents. Il passait volontiers quelques mois aux Créneaux, montait les chevaux de M. Thomas, fumait ses cigares et invitait gentiment ses amis à en faire autant. Il rendait ainsi des politesses sans bourse délier.

Madame Thomas, qui était encore jolie femme et qui voulait à toute force entrer dans « le monde » à la suite de sa fille, encourageait son gendre, et, le sourire aux lèvres, recevait ses amis, se refusant absolument à comprendre qu'ils se considéraient uniquement comme les invités de Gaston de Vireton. Son mari, plus fier et plus intelligent aussi, commençait à se sentir les nerfs quelque peu agacés. Mais il y a des cas où la toute puissance maritale est bien forcée de baisser pavillon devant une maîtresse de maison. A vrai dire, ces cas sont fort nombreux.

« Laisse-nous faire, disait Madame Thomas d'une voix câline, les femmes sont bien plus fines que vous autres. J'ai mon plan... Puisque je te dis qu'il y va du bonheur de Claire ! »

Cela, c'était l'argument sans réplique. Là où sa fille était en question l'ancien chocolatier cédait de suite.

Le bonheur de Claire avait exigé bien des choses : une vie en l'air, des réunions à propos de tout, des bals champêtres où tous les voisins de campagne à cinq lieues à la ronde étaient conviés, des parties en forêt, des excursions lointaines à bicyclette. Les charades, les tableaux vivants, les comédies de salon surtout étaient fort à la mode dans tous les châteaux de la région.

Comme au théâtre véritable, il y avait la troupe ordinaire et les étoiles qu'on se passait de campagne en campagne. Bien plus,

il y eut des auteurs-amateurs, dont les pièces se jouèrent à grand fracas. Les journaux même en parlèrent. La maladie est contagieuse. Gaston de Vireton y succomba. Un matin, il parut au déjeuner, le visage tout rouge, l'œil brillant.

« Je viens de faire une... une petite machine, moi aussi, dit-il avec une fausse modestie en s'adressant surtout à sa belle-mère, Claire trouve ça bien. Je ne comprends pas que les auteurs dramatiques fassent les importants pour si peu. Mais, c'est facile comme bonjour ! Il n'y a qu'à s'y mettre. Ainsi, moi, j'ai fait ma pièce en deux jours. »

M. Thomas, qui avait de la littérature, murmura entre ses dents : « Le temps ne fait rien à l'affaire ! »

Sa femme couvrit cette fâcheuse citation par des exclamations joyeuses. Claire, une gentille petite blonde de vingt-trois ans, s'écria : « N'est-ce pas, maman, nous jouerons la pantomime de Gaston ! Car c'est une pantomime, ce qui est la mode du jour, et celle-ci est si charmante ! *Pierrot ministre*. C'est une satire du gouvernement actuel. »

— Mais, ma petite Claire, lui dit son père, je m'en suis bien trouvé du gouvernement actuel ; et toi aussi, par ricochet.

— Oui, papa, je sais. Tu es républicain. Mais, enfin, Gaston ne l'est pas. Ça lui est bien égal au fond.

— Je m'en doute, fit le père.

— Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? Nous jouerons la comédie à notre tour, et nous enfoncerons tous les autres ! »

Bientôt, on ne parla plus que de cela. Le bonheur de Claire s'en trouva bien. Son mari lui dit qu'elle était gentille comme tout de s'intéresser à la pantomime, d'autant plus qu'elle ne devait y jouer qu'un rôle secondaire. L'étoile de tous les châteaux du voisinage était leur amie, la comtesse de Brévaux, et Gaston demandait l'étoile. Une correspondance active s'engagea entre l'auteur-amateur et l'étoile d'occasion. Madame de Brévaux ferait Colombine, certainement, puis elle jouerait aussi dans la grande pièce ; — une pantomime, c'est court — on choisirait quelque chose de gentil et de connu pour lui servir de repoussoir. Seulement la charmante comtesse n'avait jamais joué la pantomime. Elle réclamait quelques leçons. Mademoiselle Jannie Lacour, qui s'y était essayée, possédait une villa à Saint-Germain. Madame de Brévaux raffolait du talent si fin, si original de Jannie ; et certes, si ses bons amis les Vireton voulaient bien inviter Mademoiselle Lacour à passer quelques jours au château, elle ne refuserait pas, moyennant un fort cachet, naturellement. Après tout, il n'y avait pas de jeune fille aux Créneaux et Mademoiselle Lacour avait une tenue remarquable. Puis, ce que cela l'amuserait de causer avec une véritable artiste !

Bref, Mademoiselle Jannie Lacour fut invitée. Elle devait

arriver en même temps que Madame de Brévaux. Il y eut échange de dépêches et force malentendus, ce qui arrive souvent lorsque l'on se sert du style télégraphique. Les Vireton allèrent à la plus proche gare, s'attendant à ramener leur deux invitées.

Madame Thomas veillait aux derniers préparatifs lorsqu'elle entendit un bruit de roues criant sur le sable. Elle se précipita au jardin. Une victoria se rangeait au bas du perron et, au même instant une jeune femme faisant décrire à sa bicyclette une courbe savante sauta à terre en riant. De la victoria descendit une autre jeune femme, vêtue avec une simplicité élégante.

Madame Thomas, un peu ahurie, les regarda toutes deux et s'adressant à la femme de la voiture.

« Désolée... Madame! Ma fille a dû mal comprendre. Elle est à la gare. »

La jeune femme salua, sourit et ouvrit la bouche. La bicycliste s'écria : « Mais j'ai télégraphié... »

— J'ai envoyé une dépêche... » dit l'autre en même temps.

Madame Thomas, de plus en plus perplexe, ébauchait un sourire vague. Un piéton, sur ces entrefaites, tendit à la châtelaine deux papiers bleus.

« Les voilà nos dépêches, dit en riant très fort la bicycliste, ce que c'est que de vivre loin de toute civilisation et de faire porter ses dépêches par des piétons ! »

— En attendant ma fille et mon gendre, permettez-moi, Mesdames, de vous souhaiter la bienvenue aux Créneaux. »

Madame Thomas savait se montrer à la hauteur de la situation. Elle était maîtresse de maison ; il fallait ne pas l'oublier.

« Merci, Madame, dit la jeune femme en gris, je suis toute heureuse d'accepter votre hospitalité et de faire connaissance avec un domaine que j'ai souvent admiré de loin. J'adore la vraie campagne. »

— Moi aussi, chère Madame Thomas. Ça vous a un chic ces vieilles bâtisses, même modernisées : puis le pays est superbe. C'est pour cela que nous avons voulu venir à bicyclette au lieu de prendre le train. Mon pauvre Albert s'est dégonflé. Ma foi ! j'étais trop impatiente, je l'ai laissé au bord d'un fossé... »

Et, avec une gaminerie très drôle, elle imita le geste d'un bicycliste en détresse remettant en ordre son « pneu ».

Madame Thomas sourit de nouveau, mais son sourire était contraint. Se permettrait-elle d'amener son « ami » la jolie actrice ?

Pendant ce temps, l'autre femme congédiait son cocher. Alors, seulement, les deux nouvelles venues s'examinèrent.

« Au fait, murmura Madame Thomas, je ne vous ai pas présentées. Madame la comtesse de Brévaux — et elle se tourna vers la femme en gris — Mademoiselle Jannie Lacour. »

— Elle est bien bonne !... pardon, Madame, mais c'est vraiment trop drôle. C'est moi qui suis Madame de Brévaux — et je suis enchantée, mais là absolument enchantée — de faire la connaissance de Mademoiselle Lacour. On voit, Madame Thomas, que vous n'allez pas beaucoup au théâtre. Comment ne pas reconnaître « l'adorable Jannie » comme on l'appelle ? J'espère, Mademoiselle, que nous finirons par être une paire d'amies. »

— Très flattée, Madame... Je suis ici pourtant surtout en ma qualité d'artiste. Vous avez bien voulu me faire l'honneur de croire que mes conseils vous aideraient...

— Oui, oui, je sais. Mais, au fond, je grillais de vous connaître. J'adore le théâtre !

— Voici ma fille, Mesdames... »

La voiture arrivait à fond de train. Madame Thomas, fort ennuyée du quiproquo fut heureuse de la diversion. Tout embarras se perdit dans le bruit croisé des exclamations, des explications et des embrassades.

Mademoiselle Lacour se tint un peu à l'écart d'abord, très à son aise, souriante, discrète, fort jolie aussi, l'air d'une jeune bourgeoise de bonne éducation. Lorsque ce fut son tour d'être accueillie par les Vireton, elle sut répondre avec une grâce modeste du meilleur goût. La voix haut perchée de Madame de Brévaux s'entendait au loin ; elle parlait toujours, coupant la parole aux autres, riant à gorge déployée, si bonne enfant avec cela, qu'on lui pardonnait un mauvais ton dont elle n'avait pas l'air de se douter.

Au milieu de ce brouhaha, le comte de Brévaux arriva en pédalant de son mieux. C'était un jeune homme à l'air un peu éteint que sa femme avait si bien mis au pas qu'il la suivait dans la vie, comme il la suivait à bicyclette.

Lorsque, plus tard, elle rendit compte à son mari de la double arrivée, Madame Thomas eut un geste de découragement :

« Une femme distinguée, discrètement vêtue, qui arrive dans sa propre voiture — et une grande dégingandée, en culottes à la zouave, la figure rouge des kilomètres parcourus, parlant haut, comment ne pas voir en celle-là la grande dame et en celle-ci — la cabotine ? »

— Ma chère amie, tout ce que nous pouvons espérer maintenant c'est que Mademoiselle Lacour veuille bien donner quelques leçons de distinction, qui puissent servir dans la vie ordinaire, aussi bien que des conseils d'actrice. Les cabotins, vois-tu, ne sont pas toujours ceux qu'on pense. »

On ne perdit pas de temps. Dès le lendemain matin on s'installa au jardin et Gaston de Vireton expliqua le sujet de sa pantomime. A vrai dire, le scénario imaginé par lui était un peu mince, et demandait d'amples explications. La netteté n'étant pas son fait, le noble vicomte s'embrouilla et finit par rester court. La gentille Claire en fut désolée et chercha à venir en aide à son auteur, sans trop y réussir. Jannie brodait, tout en écoutant.

« Je vois bien... dit-elle en examinant son petit travail d'un air critique, c'est quelque chose comme *Numa Roumestan* et *Monsieur le Ministre* en salade ; il s'agirait de faire une sauce un peu bien relevée, car il n'est pas très facile d'exprimer l'ambition politique par gestes. »

— Dame ! si c'était facile... »

— Vous n'auriez pas eu recours à moi. Laissez-moi votre manuscrit, Monsieur. J'y réfléchirai sérieusement. C'est Madame de Brévaux qui doit faire Colombine ?... »

— Oui, dit l'auteur, et moi, Pierrot. Vous me donnerez des conseils, n'est-ce pas, Mademoiselle ? Je ne sais comment cela se fait, mais je suis moins sûr de mes effets que je ne l'étais... »

— Modestie d'auteur. Cela vous passera. Maintenant, occupons-nous de l'autre pièce. En avez-vous choisi une ? »

— Moi, je vote pour la *Petite Marquise*, un de vos triomphes, Mademoiselle, s'écria la comtesse, je vous y ai étudiée et je grille d'envie de vous montrer que je suis bonne élève. Quant à la scène du sourd — je m'y vois tout à fait !

— Je suis sûre, Madame, que vous y seriez adorable. Mais les autres personnages demandent à être bien tenus aussi. En somme, vous n'êtes pas nombreux. Nous pourrions parcourir un certain nombre de comédies, je vous les lirai, si vous le voulez bien. Quant à la *Petite Marquise*, je ne vois pas cela très bien comme... repoussez. C'est bien là votre idée, n'est-ce pas ?

— Certes, » fit l'auteur-amateur, mais sans conviction.

Mademoiselle Lacour, s'excusant gentiment, emporta *Pierrot ministre* dans sa chambre pour étudier ce chef-d'œuvre à loisir. Lorsqu'elle se fut éloignée, sous sa grande ombrelle, gracieuse et marchant à petits pas, un concert de louanges s'éleva à son sujet. Chose rare, lorsque l'objet des commentaires est déjà loin.

« Oui, sans doute, fit la comtesse avec une moue, bien élevée, pas poseuse, naturelle — tout ce que vous voudrez — mais pas de montant pour un sou ! Depuis qu'elle est avec nous, on



s'observe, on ne dit plus de bêtises, c'est vertueux, pot-au-feu.

— Vous nous dédommageriez, comtesse, murmura Gaston.

— Impertinent!... Claire, ma chère petite, surveillez votre mari. Il s'émancipe. C'est égal, je veux en avoir le cœur net. Je laisse une heure de solitude à notre artiste, et j'irai alors la relancer chez elle. Alors, nous verrons bien!

Madame de Brévaux, impatiente, n'attendit que trois quarts d'heure. A son toctoc nerveux, Mademoiselle Lacour répondit suavement. Elle était assise à la fenêtre, le manuscrit étalé sur une petite table.

« Mille pardons, Mademoiselle, mais la patience n'est pas une de mes vertus. J'ai une envie folle de savoir ce que vous pensez de notre pantomime.

— Ce que j'en pense importe assez peu, Madame la comtesse. Ce que nous en pourrions tirer, voilà l'essentiel.

— Pas grand'chose, je crains. Vous pouvez parler franchement avec moi. J'aime beaucoup les Vireton, mais...

— A cause de cela même, vous n'avez pas beaucoup d'illusions sur le compte de notre auteur. Moi non plus. Mais les gens du monde ont la rage de faire le métier des autres. Enfin, je cherche à gagner mon cachet; honnêteté professionnelle. Ce ne sera pas la première fois qu'une artiste aura donné à son auteur l'esprit qu'il croit avoir.

— Je m'en doute! Vous m'apprendrez à tirer parti de mon rôle, une panne, entre nous! Il faudra beaucoup de répétitions. Vous nous resterez jusqu'à la représentation, n'est-ce pas?

— Bien difficilement, Madame. J'ai laissé mon monde à regret. C'est le moment des confitures. Quand je ne suis pas là, ma cuisinière les manque toujours.

— Ah!... fit la comtesse abasourdie, les confitures...

— Mes enfants les adorent. Alors, vous comprenez...

— Vous avez des enfants, Made... Madame?

— Oh! ne vous reprenez pas, je vous en prie. Oui, j'ai deux enfants. Mon fils à douze ans, ma petite fille n'en a que cinq. Et vous Madame, vous n'avez pas d'enfants?

— Non.

— Ni Madame de Vireton, non plus?

— Non.

— Ah?... Vous avez des maris et pas d'enfants. Moi, j'ai des enfants et pas de mari. Cela fait compensation.

— Mais...

— Tout dépend du monde où l'on a été élevé, n'est-ce pas? Mon monde est irrégulier, mais il n'est pas tout mauvais. J'élève mes enfants de mon mieux. Je crois que mon fils sera prêtre. J'en serais très heureuse. J'encourage beaucoup sa piété... Mais ce n'est pas gagner honnêtement mon cachet que de vous parler de mes petites affaires. Voyons ensemble notre scénario...

Au bout de quelque temps, Madame de Brévaux se déclara enchantée de la « sauce » ajoutée par l'actrice. Quant à la soirée, elle fut délicieuse. Mademoiselle Lacour, installée auprès de la lampe, un monceau de brochures bien à portée, se mit en devoir de lire vaudevilles et comédies. Les acteurs souvent grossissent trop les effets, jouent plutôt qu'ils ne lisent. Mademoiselle Lacour lisait et ne jouait pas, mais elle lisait admirablement et grâce à sa diction parfaite, à son enjouement simple et naturel, ce fut un véritable régal. Elle ne se lassait pas et ses auditeurs, comme les enfants, s'écriaient « encore, encore! »

« Ma foi! dit M. Thomas, tout à fait gagné par la grâce et le charme de l'artiste, je ne sais ce que vaudra votre représentation, mes enfants, mais je suis d'avis que nous mangeons notre pain blanc le premier. Vous nous avez fait oublier l'heure, Mademoiselle. Savez-vous qu'il est minuit? Nous abusons vraiment... »

— Je m'amuse la première, Monsieur. Tout ce qui touche au théâtre me passionne. Mais avec cela, rien n'a été choisi. Votez-vous toujours pour la *Petite Marquise*, Madame?... » et elle se tourna vers Madame de Brévaux.

« Je sentais mon assurance fondre, à mesure que vous lisiez, Mademoiselle. Ce n'est pas aussi facile que je croyais. Puis ce serait gentil de nous en tenir à nous quatre. Si nous pouvions trouver...

— Peut-être votre auteur vous offrira-t-il une nouvelle œuvre, faite sur commande. »



Mademoiselle Lacour, sans l'ombre d'ironie dans ses beaux yeux clairs, regarda Gaston qui rougit.

« Merci. J'ai donné la mesure de mes talents. Ne m'en demandez pas davantage.

— Alors, revenons au repoussoir.

— Vous êtes cruelle, Mademoiselle.

— Mais pas du tout. Vous verrez que votre pantomime fera merveille. Lorsque Colombine vient trouver le ministre et que celui-ci ferme la porte à clef, oubliant l'autre porte, celle de son appartement privé et par laquelle Madame Pierrot arrive... je vous assure que cette scène-là, bien enlevée, bien mimée aura beaucoup de succès. Alors, nous biffons la *Petite Marquise*?... Si j'osais vous donner un conseil...

— Je vous en prie... firent plusieurs voix à l'unisson.

— Ce serait de choisir le *Klephte*, d'Abraham Dreyfus. La pièce est charmante, l'esprit en est des plus fins et il y a quatre personnages également importants et intéressants. Seulement, un couple sera forcé de se vieillir.

— Qu'à cela ne tienne, dit la comtesse, puisque dans la pantomime j'ai le rôle brillant, Claire, dans le *Klephte* jouera la jeune mariée. Seulement, nous changerons de maris. Ce serait trop bête de jouer avec son partenaire habituel...

Claire eût préféré s'en tenir à son « partenaire habituel » mais n'osa le dire.



ILLUSTRÉ

Devant M. et Madame Thomas, Mademoiselle Lacour restait ce qu'elle avait été au commencement. Elle gagna le cœur de la femme en lui demandant des conseils de bonne ménagère et celle du mari en lui faisant la lecture, dès qu'elle en avait le loisir.

Gaston oubliait parfois, plus que de raison, sa gentille petite femme. La tête lui tournait. La « sauce » imaginée par Mademoiselle Lacour changeait prodigieusement le caractère de la pantomime et le jeune homme, de bonne foi, s'imagina que les trouvailles de geste ou d'expression venaient de lui. Il connut les délices de l'auteur dramatique, et, de jour en jour « piochait » son *Pierrot ministre* avec plus d'entrain et de verve. La fameuse scène avec Colombine demanda tant de répétitions qu'il finit par la prendre au sérieux et par mettre dans la poursuite de la jeune femme une ardeur un peu exagérée.

Claire, qui, dans la pièce devait interrompre cette poursuite, se plaignait doucement.

« Mais, puisque nous répétons, voyons ! »

Et les répétitions continuaient de plus belle.

Mademoiselle Lacour, accaparée par la comtesse et l'auteur, avait peu l'occasion de causer avec Claire. Cependant, elle l'observait avec une curiosité assez bienveillante. S'étant persuadée qu'il n'y avait rien à faire avec une nature aussi peu artiste, elle s'était contentée de quelques conseils et de vagues compliments qui avaient profondément découragé cette modeste petite personne. Enfin, un jour, Mademoiselle Lacour, revenant d'une promenade matinale dans le parc, rencontra Claire et les deux jeunes femmes firent route ensemble. Claire avait les yeux un peu rouges. L'artiste n'eut pas l'air de s'en apercevoir et parla de choses et d'autres, amenant pourtant la conversation vers les confidences. Discrètement, elle fit allusion au bonheur domestique, aux joies du foyer.

« Cela doit vous sembler étrange, Madame, dit-elle en souriant, de trouver en moi une sentimentale ; mais la vie arrange drôlement les choses, parfois. J'aurais dû être une petite bourgeoise sage et rangée, adorant son mari et tenant bien son ménage, tandis que j'ai débuté à cinq ans à côté de ma mère qui, au Vaudeville, jouait les grandes amoureuses. Il ne pouvait être question pour moi que de théâtre. J'ai vécu au milieu des décors, à la lumière de la rampe. Je m'en suis tirée comme j'ai pu. Mes amis m'appellent Madame Popote ; j'ai de l'ordre, j'ai une maison bien montée et je fais des économies. Alors, vous comprenez, lorsque je vois des femmes du monde qui... elle hésita.

— Qui font les cabotines, lui souffla Claire.

— Oui, c'est cela... qui font les cabotines, je suis remplie d'étonnement. Elles ont ce dont je rêvais avant d'avoir donné ma dernière poupée, et elles gâchent leur bonheur ! C'est bête, tout simplement. Ce n'est pas pour vous que je dis cela.

— Je le sais bien. Je n'ai rien d'une artiste. Je joue fort mal, personne ne s'en rend mieux compte que moi. Je suis au désespoir de tout ce tapage, de cette vie échevelée dont je suis un peu responsable et qui... qui m'enlève mon mari. »

La pauvre petite n'y tenant plus, éclata en sanglots. Jannie, un peu embarrassée de son nouveau rôle, chercha à consoler la jeune femme.

« Mais non, mais non, vous vous trompez ! M. de Vireton ne fait pas la cour à votre amie. Sa vanité est en jeu, voilà tout. Et, si vous me permettez un petit conseil, ne lui laissez pas trop voir que vous souffrez. Prenez la chose gaiement, comme n'ayant aucune importance. Puisqu'il n'est question ici que de comédie, jouez la comédie à votre tour... »

— Je ne saurais pas. Je n'ai pas d'esprit, moi...

— Vous en trouverez au fond de votre cœur. Il faut que votre mari soit fier de vous. C'est la vanité qui le détourne de vous en ce moment ; que la vanité vous le ramène. Une fois à vos pieds, vous saurez bien le garder. Vous n'avez pas de grandes dispositions comme actrice, c'est vrai, mais vous avez la mémoire très docile. Venez me trouver tous les matins, puisque nous ne sommes paresseuses ni l'une ni l'autre, je vous apprendrai vos rôles, vous n'aurez qu'à vous souvenir des intonations, des gestes, et vous verrez que vous aurez votre petit succès personnel même à côté de « l'étoile » — d'autant plus que vous êtes jolie — et qu'elle ne l'est pas. »

Bientôt, on ne reconnut plus la douce et gentille Claire. Elle entraînait le mélancolique comte, le forçait à mettre de la verve dans son rôle ; le comte se dérida. La chose commençait à l'amuser. Gaston, intrigué d'abord, observait sa femme. Un jour il arriva à l'improviste et trouva que M. de Brévaux mettait bien du feu dans ses répliques.

« Mais, puisque nous répétons, voyons ! » lui dit Claire en imitant si bien son geste et son accent qu'il ne put s'empêcher de rire.

Sa femme aurait-elle donc de l'esprit ?

Jannie Lacour avait consenti à rester pour tout surveiller ; quelques visites rapides à sa villa près de Saint-Germain avaient porté le calme dans son esprit ; les confitures étaient réussies ;

A partir de ce moment, on ne parla que de théâtre. Gaston de Vireton, affairé, bourdonnant, nerveux, donnait des ordres, assistait le tapissier chargé d'organiser une scène au fond de l'énorme bibliothèque, dessinait des costumes — car Gaston faisait un peu de tout — consultait les femmes, engageait une couturière de Paris, spécialement recommandée par un régisseur de grand théâtre. Personne ne tenait en place ; personne ne trouvait le temps d'apprendre ses rôles.

Il n'était question dans tous les châteaux d'alentour que de la représentation des Créneaux et de la visite prolongée de l'« adorable Jannie ». On cherchait à la voir. Les visites se multipliaient, mais les indiscrets étaient reçus par Madame Thomas qui excusait sa fille et ses amis et restait impénétrable quant à la fête projetée et les visiteurs s'en allaient déçus.

On s'amusait tellement des préparatifs qu'on n'était guère pressé d'en voir la fin. A l'exception toutefois de Claire de Vireton. En bonne petite fille qu'elle était, Claire avait travaillé sérieusement et sa jeune mémoire s'assimila vite ses rôles. Mais elle n'avait pas le feu sacré. Elle faisait de son mieux et son mieux était médiocre. Elle admirait naïvement sa grande amie, Renée de Brévaux, l'étoile, la grande artiste mondaine qui se dépensait avec une fougue et un entrain admirables. Cet entrain gagnait Gaston qui, tout en ne sachant pas ses rôles, répétait ici, là, partout, dès que ses ouvriers ne le réclamaient pas.

Le comte de Brévaux jouait convenablement, avec un certain air de pince-sans-rire assez drôle.

On entendait, à toute heure de la journée : « Mademoiselle... je vous en prie... Ma grande scène n'allait pas hier, venez m'entendre réciter... » ou « Mademoiselle... la comtesse peut se passer de vous, mais moi, voyez-vous, ça ne va pas... »

Et Mademoiselle Lacour, souriante et aimable, tâchait d'enseigner à ces gens du monde à se tenir, à marcher, à ne pas manger la moitié de leurs phrases ; elle s'efforçait de leur apprendre en quinze jours le « métier » qu'elle-même avait mis des années à acquérir.

L'atmosphère factice du théâtre envahissait peu à peu le château tout entier. Les domestiques eux-mêmes apportaient les plats avec des grâces et, à l'office, commentaient le talent des cabotins mondains, dont ils surprenaient sans cesse les éclats de voix et les bouts de scène joués ici ou là. Madame Thomas en arrivait à se servir un peu maladroitement de l'argot des théâtres que Madame de Brévaux employait couramment. Jannie, encouragée par celle-ci, se départait un peu de sa distinction extérieure. Elle risqua une anecdote de coulisses qui fut accueillie avec transport. Elle avait une façon ingénue et décente de dire des choses scabreuses qui transportait ces messieurs ainsi que la belle Renée. Claire, ou ne comprenait pas, ou rougissait.

les enfants se portaient bien. Elle put donc se donner tout entière à ses devoirs de régisseur. Elle se sentait presque de la famille. M. et Madame Thomas, la prenant à part, chacun à son tour, l'avaient remerciée d'avoir su donner un air de bonne compagnie à la « troupe » des Créneaux. La terrible « étoile » elle-même s'observait. Jannie, oubliant volontairement les histoires risquées qui faisaient les délices des cabotins mondains lorsque, comme le disait la comtesse, on était « entre hommes », dit gaiement : « Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle Madame Popote ! »

Les costumes pour la pantomime étaient éblouissants, celui de Colombine surtout. Mademoiselle Lacour, en refusant la beauté à Madame de Brévaux s'était montrée sévère. La peau mate, d'un ton superbe, de cette brunette, ses yeux noirs fort brillants faisaient oublier l'irrégularité du bas de la figure. Son costume rouge et blanc, son coquet chapeau lui allaient à ravir. Elle était sûre de triompher. En attendant, elle s'amusait à tourner la tête de son auteur, sans mauvaise intention, du reste. Elle eût été désolée de faire un chagrin réel à sa petite amie Claire, mais la coquetterie faisait partie du cabotinage ambiant. Faux sentiments, décors brossés à la diable, feux de la rampe, tout cela se confondait dans son esprit. Elle en était arrivée à prendre en dégoût tout ce qui ne sentait pas l'huile des quinquets. Dans un moment d'abandon, elle dit à Mademoiselle Lacour :

« Que je vous envie, que je voudrais faire comme vous ! J'ai souvent une tentation folle de tout envoyer promener : mari, beaux-parents, position sociale et de m'engager dans une véritable troupe. On me prendrait, n'est-ce pas ? J'ai du talent... »

Jannie sourit en songeant à ce qui arriverait si la comtesse se présentait à un directeur de théâtre.

« Certes, fit-elle, vous avez de réelles dispositions. Maintenant, voulez-vous la vérité, vraie ? Il vous faudrait deux ans de travail acharné pour apprendre le métier. Le talent — c'est très bien, comme fond — cela ne suffit pas. En ce moment, on vous accepterait peut-être... aux Batignolles et encore ! Croyez-moi, comtesse, laissez le travail aux autres, qui ont besoin de gagner leur vie. Contentez-vous d'un théâtre de société, où vous êtes sûre de réussir, et ne boudez pas le vrai bonheur qui est votre lot naturel. D'autres s'en trouveraient heureuses. »

Madame de Brévaux en conclut que Jannie Lacour était jalouse. Comment autrement expliquer de tels conseils !

Enfin le grand soir arriva. De leur foyer, les « artistes » entendaient le roulement des voitures. Ils se précipitaient au trou du rideau pour voir la salle se remplir, pour écouter le brouhaha des conversations. On parlait depuis si longtemps de la pantomime du petit vicomte que la curiosité était sur le qui-vive. On s'entassait ; les chaises prises d'assaut, beaucoup de femmes, tous les hommes durent rester debout ou se contenter de voir de très loin, du salon faisant suite à la bibliothèque.

« Une belle salle de « première » fit la comtesse, moi, j'ai le trac. » Mais il n'y paraissait pas, tandis que Claire tremblait réellement.

On donna d'abord le *Klephte* qui fut très gentiment joué. Claire, stylée par l'actrice, tint fort convenablement son joli rôle. Elle joua mieux qu'à la répétition générale et Gaston en fut

ravi. C'était pour lui plaisir que sa femme avait fait un effort pareil. Il eut un sentiment de vanité satisfaite : deux femmes se disputaient son amour. Etant intéressé à la chose, il n'avait guère compris combien peu de son cœur la séduisante comtesse mettait dans ses coquetteries.

Les applaudissements achevèrent de griser ces comédiens d'occasion et ce fut avec un entrain joyeux que fut enlevé le commencement de *Pierrot ministre*.

Le brillant des costumes aidant, le public s'amusa d'abord. Puis, il ne comprit plus. Malgré la « sauce piquante » ajoutée par Mademoiselle Lacour, la pantomime, roulant sur une série de sentiments que les gestes exprimaient difficilement, parut longue, quoiqu'en réalité elle fût toute courte. Les acteurs sentirent que la chose s'effondrait lamentablement. L'auteur, surtout, absolument démonté, perdait la tête, se trompait à chaque instant. Colombine, dépitée, l'aurait volontiers battu.

Cependant, la grande scène qui avait demandé tant de répétitions, produisit un certain effet. Là, au moins, il n'était pas difficile de comprendre. L'entrée de Madame Pierrot fut un coup de théâtre. En attendant dans la coulisse, Claire s'était rappelé toutes les piqûres d'épingle qui lui avaient été infligées par sa triomphante rivale, toutes les jalousies qu'il lui avait fallu cacher ; elle s'était ainsi montée petit à petit, de sorte que la femme qui se précipita sur la scène, ce n'était plus du tout Madame Pierrot, c'était la petite vicomtesse qui adorait son mari et qui voulait l'arracher à une coquette. Elle oublia son rôle, ou plutôt elle ne s'en soucia plus. La figure convulsée, les gestes cassants, elle se jeta sur Colombine et, lui arrachant son joli chapeau, elle se mit à trépigner dessus. Des applaudissements frénétiques la rappelèrent à elle-même. Elle put reprendre à peu près son rôle et la pantomime, commencée si malencontreusement, s'acheva le plus gaiement du monde. Elle avait sauvé l'œuvre de son mari. Tout le succès fut pour elle. En vérité, elle en fut surprise et passablement humiliée aussi, car elle savait à quoi elle devait ce triomphe.

Quant à la Colombine décoiffée, elle cacha de son mieux le dépit qu'elle éprouvait et complimenta gaiement Madame Pierrot. Mais elle annonça, pendant la soirée, son départ pour le lendemain.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls, Gaston dit à sa femme :

« Tu as sauvé ma pantomime, ma chérie. Sans toi, j'aurais été forcé de reconnaître qu'il est plus malaisé que je ne le croyais de faire une pièce. »

— Tu es content, très content ?

— Je crois bien !

— Alors, je vais t'avouer quelque chose, et, en revanche, tu vas me faire une promesse.

— Avoue d'abord.

— Je ne jouais pas. C'était la jalousie qui me transformait. Si tu savais !...

— Es-tu enfant ! Je n'ai jamais aimé que toi. Voyons la promesse ?

— C'est que jamais plus — mais jamais — nous ne jouerons la comédie.

— Ah ! cela je te le promets de grand cœur. Nous laisserons les auteurs de profession faire leur métier et les « cabotins » le leur ! »

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de Louise Abbéma.)





IL se nommait Lori ; elle Myrtha.

Mais voilà fort longtemps, plusieurs milliers d'années.

C'était en Polynésie, dans une île des Tropiques ; pays de chauds soleils, où de grands papillons, vert d'émeraude à reflets d'or, éclosent au parfum des girofliers ; où l'argus fait miroiter des yeux dans ses plumes ; où, sous les bois de muscadiers, un oiseau merveilleux porte sa queue en lyre.

Lori et Myrtha s'adoraient.

Du premier regard ils avaient compris qu'ils étaient pour jamais l'un à l'autre.

Les vieux parents, gens graves, à barbe blanche ou rasés fraîchement avec des coquilles de moule, avaient librement consenti à leur union, et le grand-prêtre de la famille avait béni leur amour.

Elle avait douze ans peut-être ; lui, quinze au plus, l'homme et la femme mûrissant vite, sous ces ardentes latitudes.

Ils n'étaient pas de race noire, ni de race blanche ; plutôt de race jaune, mais de belle couleur ambrée.

Pour vêtement, autour des reins une simple écharpe en étoffe d'hibiscus ou bien un pagne en fibres de latanier.

Ils s'aimaient absolument sans entraves, plus heureux qu'Adam et Eve dans leur Paradis terrestre, car rien ne leur était défendu.

Ils pouvaient manger tous les fruits : bananes, oranges ou goyaves ; et boire à toutes les sources, où parfois tous deux souriaient en voyant se doubler leur image.

Jamais ils n'avaient connu l'ennui : pour la chasse n'avaient-ils pas des sagaies, des arcs et des flèches ? Pour la pêche, des filets et des nasses ?

Et quand il leur plaisait de faire une promenade sur mer, en vue des côtes, une pirogue les attendait, bien garnie de ses rames et d'une voile en fine paille de riz, qui s'ouvrait comme un grand éventail.

Ils vivaient ainsi dans l'enchantement des jours et des nuits.

...

Mais cette rare félicité ne devait pas être de longue durée.

Une étrange fatalité vint briser d'un seul coup le fil d'or de leur destinée.

Un matin de printemps, dès l'aube, aux premières blancheurs du jour, un messenger frappait au treillis de leur case.

Lori, déjà réveillé, s'empessa d'ouvrir.

« Vite, vite, dit le messenger, les vents sont bons et la marée n'attend pas.

— Allons, répondit Lori, viens, Myrtha. »

Mais elle dormait encore, et d'un si profond sommeil que Lori n'osa la troubler.

Ses paupières closes à grands cils, sa bouche entr'ouverte sur deux petites rangées de nacre, ses cheveux épars sur un des bras qui lui servait d'oreiller, la faisaient si belle, que Lori s'attarda à la contempler.

« Elle a tant marché la veille qu'elle doit être fatiguée, pensa-t-il. Ne la réveillons pas.

— Es-tu sûr, au moins, demanda-t-il au guide, que nous serons de retour avant le coucher du soleil ?

— Et même vers le milieu du jour, répondit le messenger, patron de la barque.

— Allons, » dit Lori. Il enveloppa de tous ses regards la belle dormeuse adorée et disparut sans bruit.

...

Mais, d'après le proverbe, antique et toujours neuf :

« Quand on va sur mer, on sait quand on part, jamais quand on revient. »

Le jour même, avant le coucher du soleil, le ciel, bleu de saphir le matin, devint brusquement noir, le vent souffla en



rafales; les beaux paradisiers à plumes rebroussées, poussaient des cris rauques aux zigzags des éclairs, et les grands arbres effarés, tamarins, eucalyptus et sophoras, enchevêtraient leurs chevelures, tandis que, sur les côtes, la mer démontée, avec un bruit de tonnerre, lançait aux récifs de corail la rageuse écume de tous ses flocons blancs.

La tempête dura deux jours et deux nuits. Ce ne fut qu'au matin du troisième jour que le soleil hasarda son globe de feu sur les flots apaisés, comme un roi satisfait.

..

Ce matin-là, levée dès l'aurore, après avoir fait le tour de l'île, scruté les futaies, interrogé les plages, être montée sur les plus hautes collines pour voir de loin en mer, Myrtha entendit le bruit d'une conque marine du côté de l'Orient.

« La sienne, pensa-t-elle, qui sonne son retour. »

Et, tout en joie, elle accourut au bruit.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, ou plutôt sa douleur!

C'était bien lui, mais il n'était pas seul dans la pirogue, qui s'approchait sous belle brise.

Près de lui, une jeune femme, qu'elle ne connaissait pas, s'appuyait d'une main familière sur son épaule, et de temps à autre, tous deux s'embrassaient comme dans une vive étreinte d'amour.

La vipère de la jalousie vint aussitôt lui mordre la pointe du cœur.

« Ah! folle que j'étais, se dit-elle, avoir cru qu'il vivrait pour moi seule! J'aurais préféré le voir broyé par la tempête et rouler jusqu'au fond des abîmes. »

Elle ne chercha pas un instant à savoir quelle était cette femme... sa tête s'égarait... la dernière lueur de raison s'éteignit comme dans un tourbillon noir... et, dans la fièvre de son délire, elle se frappa d'une sagaie en pleine poitrine, en se penchant sur la mer, pour être sûre de n'en pas revenir.

Mais les dieux polynésiens eurent pitié d'elle : ils ne voulurent pas qu'un si beau corps fût brisé sur les roches, et plus tard, peut-être, déchiqueté par les bêtes de proie...

Elle ne tomba pas... à moitié chemin des eaux, elle s'arrêta court, retenue par deux ailes palpitantes.

Les dieux l'avaient changée en tourterelle.

Par une mystérieuse concordance, elle gardait, à la place même où elle s'était frappée, une tache de sang, tache de pourpre noir comme extravasée du

cœur, et qui semblait figée dans les plumes.

Elle est connue, depuis ce temps-là, sous le nom légendaire de *Tourterelle poignardée*.

Lori ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

Pauvre Myrtha! si elle avait attendu, elle aurait su que Lori ne l'avait pas trompée et restait toujours digne d'elle.

C'était une sœur des îles voisines qu'il ramenait pour ses fiançailles.

ANDRÉ LEMOYNE.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)



EN MAZURKANT

PAR GASTON JEMAIRE

Tempo di mazurka

PIANO

ff *f* *mf*

fin

bien chanté.

marcato. mf

rit.

D.C.

LUCIEN MÉTIVET, 96

NAPOLÉON, GÖTHE ET WIELAND

PAR HIPPOLYTE BUFFENOIR

I. — ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE GÖTHE

PARMI les faits littéraires les plus remarquables de la vie de Napoléon I^{er}, il faut placer l'entrevue, ou plutôt les deux entrevues, qui eurent lieu à Erfurt et à Weimar, en 1808, entre le grand soldat d'Austerlitz, et le plus illustre écrivain de l'Allemagne, Goethe.

C'est là un événement d'ordre intellectuel intéressant au premier chef. Les années, loin d'en affaiblir l'importance et le prestige, n'ont fait que lui donner du relief, et le consacrer, et il n'est pas un penseur qui n'ait médité parfois sur cette rencontre fameuse, où le génie d'un conquérant se trouva face à face avec le génie d'un poète.

On a prétendu que personne n'avait su exactement ce que s'étaient dit Goethe et Napoléon. C'est là une erreur. Nous avons étudié la question avec conscience, et nous avons rencontré des documents qui jettent sur ces entretiens une clarté féconde. Nous allons en faire passer une partie sous les yeux du lecteur, qui jugera quel puissant enseignement ils renferment.

Les savants et les lettrés, non seulement de l'Allemagne, mais de l'Europe et de l'Amérique, les admirateurs de Goethe — et ils sont légion — se sont préoccupés de l'entrevue de l'Empereur et de l'auteur de *Faust* : nous espérons les intéresser, en remémorant ces nobles et impérissables souvenirs.

Napoléon arriva à Erfurt le 27 septembre 1808, pour s'y rencontrer avec Alexandre, empereur de Russie, et pour y traiter avec lui d'importants intérêts militaires et politiques. Il avait voulu que de superbes fêtes fussent données au Czar, aux rois, aux princes, aux princesses, aux personnages illustres, venus de tous côtés, afin de se trouver en contact avec les deux arbitres de l'Europe. Sa pensée était de cacher « le sérieux des affaires, sous des plaisirs élégants et magnifiques ».

La Comédie-Française, Talma en tête, puis Lafont, Saint-Brix, Mesdemoiselles Raucourt, Duchesnois, Bourgoin, etc., avait quitté Paris, et allait jouer chaque soir « devant un parterre de rois », comme Napoléon l'avait promis à Talma.

Le 29 Septembre, le duc de Weimar fit venir Goethe à Erfurt. Celui-ci assista aux représentations de nos artistes et en fut émerveillé. Talma, qui jouait dans *Cinna*, *Andromaque*, *Briannicus*, *Zaire*, le transportait d'enthousiasme.

Le 2 Octobre, il fut invité chez l'Empereur, à l'instigation, dit-on, du duc de Bassano, que sa conversation avait charmé. Il se rendit au palais à onze heures du matin.

Quel fut ce premier entretien ? Nous le savons par Goethe lui-même, qui, pendant de longues années, il est vrai, resta muet, mais qui, à la prière d'un de ses amis, finit par rédiger quelques notes, destinées dans sa pensée, à servir d'esquisse, de canevas à de plus longs développements. Cette tâche malheureusement resta à l'état de projet.

Voici quelques fragments de ces notes de Goethe, peu connues jusqu'ici en France :

« Erfurt, 2 octobre 1808. — Je suis appelé vers onze heures du matin chez l'Empereur. Un gros chambellan polonais me dit d'attendre. La foule s'éloigna. Je fus présenté à Savary et à Talleyrand. Puis, on m'appela dans le cabinet de Napoléon. Au même instant, on annonça Daru, qui fut immédiatement introduit. J'hésitais à entrer ; on m'appela une seconde fois. J'entre.

« L'Empereur est assis à une grande table ronde, et déjeune : à sa droite, un peu éloigné de la table, se tient debout Talleyrand ; à sa gauche, assez près de lui, est Daru, avec lequel il cause de la question des contributions de guerre.

« L'Empereur me fait signe d'approcher. Je reste debout devant lui, à la distance convenable. Il me regarde avec attention, puis il me dit : « Vous êtes un homme ! » Je m'incline. Il m'interroge : « Quel âge avez-vous ? — Soixante ans. — Vous



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET GÖTHE A ERFURT (1808).
D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES, PAR HERMANN JUNKER.

êtes bien conservé... Vous avez écrit des tragédies ? » Je réponds de la façon la plus brève.

« Il amena ensuite la conversation sur *Werther*, qu'il devait avoir étudié à fond. Après différentes remarques d'une entière justesse, il me désigna un certain passage, et me dit : « Pourquoi avez-vous fait cela ? Ce n'est pas conforme à la nature ! »

« Et il soutint son opinion avec une grande lucidité, en entrant dans beaucoup de détails. Je l'écoutai, gardant une expression de physionomie sereine, et lui répondis avec un sourire gai : « Je crois que personne ne m'a fait encore cette critique, mais je la trouve tout à fait juste, et j'avoue qu'il y a, dans ce passage, un manque de vérité. Mais, ajoutai-je, on doit peut-

être pardonner au poète d'employer un artifice difficile à apercevoir, quand par là il arrive à des effets auxquels il n'aurait pu atteindre, en suivant la route simple et naturelle ».

« L'Empereur parut satisfait de cette réponse; il revint au drame et fit des observations très remarquables, en homme qui avait étudié la scène tragique avec la plus grande attention, et à la façon d'un juge criminel. Il avait vivement senti combien le théâtre français s'éloigne de la nature et de la vérité.

« Il parla aussi avec désapprobation des pièces dans lesquelles la fatalité joue un grand rôle. Il dit qu'elles appartenaient à une époque sans lumières. « De nos jours, ajouta-t-il, que nous veut-on avec la fatalité? La politique, voilà la fatalité! »

« Il se retourna alors vers Daru, et parla avec lui de la grande affaire des contributions. Je fis quelques pas en arrière, et me tins près du cabinet en saillie, dans lequel, trente ans auparavant, j'avais passé bien des heures, tantôt de plaisir, tantôt de tristesse.

« J'avais le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte d'entrée, se tenaient Berthier, Savary, et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné. On annonça le maréchal Soult. Le maréchal, avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante, entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseignements sur des événements fâcheux qui s'étaient passés en Pologne.

« Dans cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement, et réfléchir sur le passé. On y remarquait encore les anciennes tapisseries. Les portraits, autrefois suspendus aux murs, avaient disparu, c'étaient le portrait de la duchesse Amélie en costume de bal masqué, le masque noir à la main; les portraits des gouverneurs, et ceux de tous les membres de la famille ducal.

« L'Empereur m'interrogea aussi sur mes relations avec cette famille, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc. Je lui fis les réponses les plus simples.

« Il parut content de ces réponses, qu'il traduisait dans son langage, en leur donnant plus de précision que je n'avais pu leur en donner.

« Comme remarque générale, je dirai que, dans toute cette conversation, j'eus à admirer la variété de ses paroles d'approbation. Rarement, en écoutant, il restait immobile; il faisait un mouvement de tête significatif, ou disait : *Oui*, ou : *C'est bien*, et d'autres phrases de ce genre.

« Je ne dois pas oublier non plus de remarquer que, lorsqu'il avait exprimé une opinion, il ajoutait presque toujours : « *Qu'en pense M. Gœt?* »

« Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer. Il me fit signe que oui, et je pris congé sans plus de cérémonie. »

Tel est en partie le récit de Gœthe, vivant et animé, bien que ce ne soit là que de simples notes. Il nous donne suffisamment la physionomie de l'entretien, et renferme un passage touchant, celui où l'écrivain se remémore sa jeunesse lointaine, et interroge les vestiges du passé.

Nous possédons d'autres détails encore, puisés à bonne source, sur l'entrevue du 2 Octobre. Ainsi, Napoléon parla à Gœthe du *Mahomet* de Voltaire, puis il lui dit : « J'ai lu sept fois votre *Werther*, et toujours avec un charme nouveau ». Et, à l'appui de ses paroles, il fit une analyse serrée de l'œuvre.

On s'est demandé quel était le passage de *Werther* blâmé par l'Empereur. Jamais Gœthe, qui trouvait fort juste la critique du souverain, ne voulut donner, à ce propos, des explications nettes. Ce fut en vain qu'on l'interrogea.

Après un examen approfondi, nous pensons que Napoléon reprocha au poète d'avoir attribué le désespoir et le suicide de Werther en partie à l'ambition déçue, et en partie à un amour irréalisable. Il eut voulu que, seul, un amour malheureux fût la cause de sa mort. De là son mot à l'auteur : « Cela n'est pas naturel. Vous avez affaibli chez le lecteur l'idée qu'il s'était faite de l'immense amour que Werther éprouvait pour Charlotte ».

Lorsqu'au début de l'entretien, l'Empereur parla de la tragédie, il prononça ces paroles, et émit ces jugements : « Il faudrait que la tragédie fût l'école des rois et des peuples : c'est le point le plus élevé auquel un poète puisse atteindre.

Vous, par exemple, vous devriez écrire la *Mort de César*, mais d'une manière beaucoup plus digne et plus grande que ne l'a fait Voltaire. Ce travail pourrait devenir l'œuvre la plus belle de votre vie... »

« Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité, comment tout aurait reçu une forme nouvelle, si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses plans sublimes... Venez à Paris, j'exige absolument cela de vous. Là, le spectacle du monde est plus grand; là, vous trouverez des matières immenses pour vos créations poétiques! »

Telle fut cette entrevue célèbre, qui resta vivante, jusqu'à leur mort, dans l'âme des interlocuteurs. Gœthe avait été séduit et troublé. L'invitation de venir à Paris surtout l'avait très vivement impressionné. « Il me demanda souvent, raconte un de ses intimes, à quelle somme monterait son

établissement à Paris, tel qu'il l'entendait. Ce n'est que plus tard qu'il renonça à ce projet sans doute à cause de son âge avancé, et des incommodités inséparables d'un pareil voyage ».

Au bal donné le 6 Octobre, à Weimar, qui n'est éloigné d'Erfurt que de quelques lieues, Napoléon eut un nouvel entretien avec Gœthe. Avant la réception, qui se tenait dans la grande salle du château, la Comédie-Française avait joué la *Mort de César* de Voltaire. Talma s'était surpassé, et avait produit une sensation extraordinaire, surtout lorsqu'il avait lancé ces vers que César répond à Antoine lui reprochant sa clémence :

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre;
Ne me conseillez point de me faire haïr!
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir;
Allons, n'écoutez point ni soupçon, ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence!

A ces paroles, une étincelle électrique parcourut toute la salle; personne ne put résister à l'émotion générale : on comprend de quelle animation devait resplendir la fête qui suivit.

Napoléon, en verve de causerie, aperçut Gœthe qui était à son poste de chambellan de la cour de Weimar. Il l'attira dans un coin des salons, et la conversation, commencée à Erfurt, continua, éloquent et familière.

Il fut question encore de la tragédie, sujet cher à l'Empereur. « Elle est, répéta-t-il, la plus belle école des princes et des hommes d'Etat, et jusqu'à un certain point, elle est supérieure à



G.-M. WIELAND, PAR KUGELGEN.

l'histoire ». Puis, ajoute M. Thiers, il passa à la littérature moderne, la compara à l'ancienne, se montra toujours le même, en fait d'art comme en fait de politique, partisan de la règle, de la beauté ordonnée, et à propos du drame imité de Shakspeare, qui mêle la tragédie à la comédie, le terrible au burlesque, il dit à Goethe : « Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés ! »

C'est à la suite de l'audience du 2 Octobre que Napoléon décida de donner à Goethe les insignes de la Légion d'honneur. Après le spectacle du 13, le duc de Bassano fit remettre la croix au poète, avec une lettre des plus flatteuses.

Goethe fut très touché de cette faveur, et les lettres qu'il écrivit, dans cette circonstance, à ses amis Zelter et de Reinhardt, prouvent combien il avait l'âme sensible et reconnaissante.

D'ailleurs, il professa jusqu'à ses derniers jours pour Napoléon une admiration profonde.

II. — ENTREVUE DE NAPOLEON AVEC WIELAND

Après avoir raconté les deux entrevues de l'Empereur et de Goethe, nous tenons à parler aussi de l'entretien que Napoléon eut avec Wieland, dans les mêmes circonstances.

Donc, le 6 Octobre, à la représentation de la *Mort de César*, le souverain remarqua dans une loge un beau vieillard qui attira son attention. Il voulut savoir son nom, et le demanda au Prince Primat de la Confédération du Rhin, Charles de Dalbert. Il apprit que ce personnage était Wieland, le même qui, quelques années auparavant, soutenait que sa dictature pouvait seule sauver la France.

Au bal qui suivit immédiatement la représentation, l'Empereur, après avoir causé assez longtemps avec Goethe, comme nous l'avons rapporté, demanda qu'on voulût bien lui amener Wieland. Celui-ci, quoiqu'invité par la duchesse de Weimar, n'assistait point à cette fête. Fatigué sans doute, il s'était retiré chez lui, après le spectacle. Napoléon manifesta, pour la seconde fois, le désir de s'entretenir avec celui qu'on avait surnommé le Voltaire de l'Allemagne, et témoigna son étonnement qu'il ne se fût pas rendu à l'invitation de la duchesse.

Celle-ci, contrariée de ce contretemps, envoya ses gens et son carrosse à la demeure du poète, et le pria de venir sans tarder, pour qu'il pût avoir un entretien avec le grand homme qui réclamait sa présence.

Quels sujets abordèrent le célèbre auteur d'*Obéron* et le conquérant du monde, dans la conversation qui eut lieu, et qui dura près d'une heure et demie ? Nous avons cherché à le savoir, en interrogeant des mémoires divers, et les documents de l'époque, et nous avons pu en reconstituer la physionomie et les principaux éléments.

C'est là un entretien digne de vivre dans la mémoire des hommes, et par la qualité des interlocuteurs, et par les vastes questions qu'ils ont abordées. On y reconnaît une fois de plus que Napoléon s'entendait à la littérature comme à la guerre.

Voici d'abord quelques notes de Wieland, qui sortit ébloui de l'entrevue, comme Goethe l'avait été précédemment.

« Je raconterai les traits les plus saillants de notre conversation. Cette tragédie, la *Mort de César*, qu'on venait de repré-

senter, nous ayant amenés à parler de Jules César, Napoléon dit que c'était un des plus grands hommes de l'histoire. « Il en eut été, en effet, le plus grand, ajouta-t-il, sans la sottise qu'il commit ».

« J'allais lui demander de quelle faute il voulait parler, lorsque, paraissant lire ma question dans mes yeux, il continua : « César connaissait les hommes qui voulaient se débarrasser de lui, il aurait dû se débarrasser d'eux d'abord ». Si Napoléon eut pu voir ce qui se passait alors dans mon âme, il y aurait lu qu'on ne l'accuserait jamais d'une semblable sottise.

« De César, la conversation tourna vers les Romains ; il loua avec chaleur leur système politique et militaire. Les Grecs, au contraire, ne paraissaient pas jouir de son estime. « Les éternels démêlés de leur petite République, dit-il, ne pouvaient donner

naissance à rien de grand, tandis que les Romains se sont toujours attachés à de grandes choses, et c'est ainsi qu'ils ont créé ce colosse qui traversa le monde ».

« Je plaidai en faveur des arts, et de la littérature des Grecs ; il les traita avec un certain mépris, et dit qu'ils ne servaient chez eux qu'à alimenter des discussions stériles. Il fit l'éloge d'Ossian. Il aimait surtout la poésie sublime, les écrivains pathétiques et vigoureux, et, par-dessus tout, les poètes tragiques... Il semblait n'avoir aucun goût pour tout ce qui est gai, et malgré l'aménité de ses manières, une observation me frappa souvent : il paraissait de bronze.

« Cependant, Napoléon m'avait mis tellement à l'aise, que je lui demandai comment il se faisait que le culte public qu'il avait restauré en France, ne fût pas devenu plus philosophique, et plus en harmonie avec l'esprit du temps : « Mon cher Wieland, répondit-il, la religion n'est pas faite pour les philosophes ; ils ne croient ni en moi, ni en mes prêtres. Quant

à ceux qui croient, on ne saurait leur donner, ou leur laisser trop de merveilles. Si je devais faire une religion pour les philosophes, elle serait tout opposée à celle des gens crédules. »

La conversation sur ce chapitre continua assez longtemps, et Napoléon, paraît-il, étonna quelque peu Wieland par son scepticisme ; mais ce qui le séduisit, ce fut, sur ce point comme sur les autres, l'accent de franchise et de sincérité avec lequel s'exprimait l'Empereur.

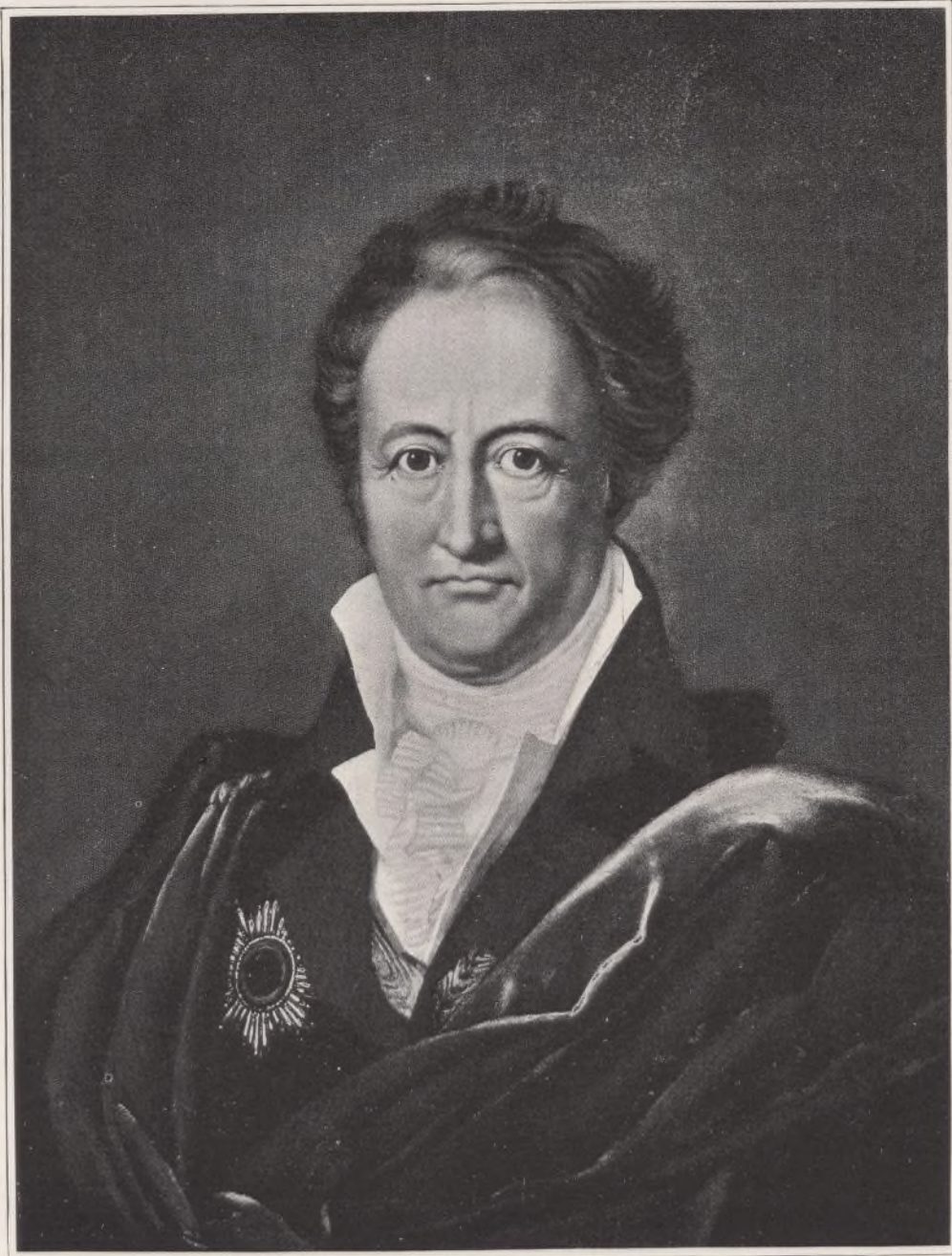
Voici, d'autre part, d'après le récit d'un chambellan de la cour de Weimar, qui se tenait non loin de Wieland, quelles furent en partie les paroles échangées.

L'Empereur posa au poète cette question : « Quel fut, à votre avis, le siècle le plus heureux de l'humanité ? »

Déjà, en 1806, à Berlin, au mois de novembre, Napoléon avait adressé une question analogue à l'historien Jean de Müller, qui s'était prononcé pour le gouvernement des Antonins.

Wieland répondit :

« C'est un point, Sire, qu'on ne peut guère déterminer, et il est difficile de se prononcer sur cette question d'une manière décisive. Les Grecs ont eu des époques heureuses, si l'on considère seulement la culture générale des esprits, et la liberté politique dont jouissent les citoyens. Rome compta aussi, à côté des mauvais empereurs, quelques princes qui méritent réellement



W. GOETHE, PAR KUGELGEN.

d'être surnommés les bons génies de l'humanité. D'autres peuvent encore se glorifier d'avoir eu des souverains sages et cléments. Il me semble cependant qu'en général l'histoire du monde paraît se mouvoir dans un grand cercle monotone. Le bien et le mal, la vertu et le vice se succèdent continuellement : c'est la tâche du philosophe de faire ressortir tout ce qu'il y a de bon, et de rendre par là le mauvais supportable.

« — Très bien ! Très bien ! » répliqua l'Empereur, mais il n'est pas juste de peindre tout en noir, comme l'a fait Tacite. C'est certainement un peintre habile, un coloriste hardi et séduisant mais avant tout il a pour but de produire de l'effet. L'histoire ne veut pas d'illusions ; elle doit éclairer et instruire, et non pas seulement nous donner des descriptions et des récits qui nous impressionnent. Connaissiez-vous un plus grand, et souvent plus injuste détracteur de l'humanité que Tacite ? Aux actions les plus simples, il trouve des motifs criminels ; il fait des scélérats profonds de tous les empereurs, pour faire admirer le génie qui les a pénétrés.

« On a raison de dire que ses *Annales* ne sont pas une histoire de l'empire, mais un relevé des greffes de Rome. Ce sont toujours des accusations, des accusés, et des gens qui s'ouvrent les veines dans leur bain. Lui qui parle sans cesse de délations, il est le plus grand des délateurs.

Et quel style ! Quelle nuit toujours obscure !... Cette obscurité naît de ce qu'on appelle son génie, autant que de son style ; elle n'est si inséparable de sa manière de s'exprimer, que parce qu'elle est dans sa manière de concevoir. Je l'ai entendu louer de la peur qu'il fait aux tyrans ; il leur fait peur des peuples, et c'est là un grand mal pour les peuples mêmes. »

Wieland était un admirateur passionné de Tacite : il répondit par un éloge approfondi de l'historien, et dit notamment : « Je conviens, Sire, que le but principal de Tacite est de punir les tyrans ; mais, s'il les dénonce, ce n'est pas à leurs esclaves qui ne se révolteraient que pour changer de tyrannie ; il les dénonce à la justice des siècles et du genre humain. Or, le genre humain doit probablement avoir assez de durée et de malheurs pour que sa raison acquière la force que ses passions seules ont eue jusqu'à ce jour.

« — C'est là ce que disent tous nos philosophes, répliqua l'Empereur. Mais cette force de raison, je la cherche, et je ne la vois nulle part. »

Napoléon convint toutefois qu'il avait affaire à forte partie, mais ne se tint pas pour battu. Il parla de reprendre la discussion le lendemain, et ajouta : « J'ai dans mon arsenal une bonne provision d'armes pour soutenir que Tacite n'est pas assez entré dans le développement des causes, et des mobiles intérieurs des faits historiques, qu'il n'a pas assez fait ressortir leur enchaînement mutuel, pour préparer par là le jugement de la postérité, qui ne doit juger les hommes et les gouvernements que tels qu'ils étaient de leur temps, et au milieu des circonstances qui les environnaient. »

La fin de la conversation fut consacrée à la religion chrétienne, à son histoire, et aux causes de sa propagation si rapide.

« — J'y trouve, dit l'Empereur, une réaction de l'esprit grec

contre l'esprit romain. La Grèce, vaincue par la force physique, reconquit la domination spirituelle, en recueillant, et en nourrissant pour ainsi dire dans son sein le germe bienfaisant du christianisme que la Providence avait fait éclore, au delà de la mer, pour le bonheur de l'humanité.

« Les philosophes se tourmentent ; ils bâtissent des systèmes, mais ils cherchent en vain une meilleure doctrine que celle du christianisme, qui a réconcilié l'homme avec lui-même, et garanti le repos et l'ordre public des peuples, tout aussi bien que le bonheur et l'espérance des individus. »

Napoléon s'échauffait à son tour, et il aurait continué encore, si Wieland fatigué (il avait alors soixante-quinze ans) ne lui eût demandé la permission de se retirer. C'est à ce moment que l'Empereur le considéra « avec un regard plein d'une douceur infinie », suivant le mot d'un témoin, et lui dit : « Allez, allez ! Bonne nuit ! »

Quelques jours après cette conversation, qui fut si remarquée et si commentée, Wieland reçut, comme Goethe, les insignes de la Légion d'honneur. Il en fut ému jusqu'aux larmes.

Ainsi, pendant son séjour à Erfurt et à Weimar, Napoléon, comme le fait observer un historien, déploya toute sa grâce pour plaire aux deux plus illustres écrivains de l'Allemagne, et leur laissa voir qu'il sacrifiait

la plus noble compagnie, afin de s'entretenir avec eux. Ils ne pouvaient qu'être touchés d'une si haute marque de distinction, donnée dans leurs personnes à la littérature et à la poésie.

Le jour même de son départ d'Erfurt (14 Octobre 1808) Napoléon, après avoir quitté l'empereur Alexandre, qui repartait pour Pétersbourg, donna congé aux princes, ambassadeurs, ministres et autres grands personnages, qui avaient assisté aux fêtes éclatantes, si bien organisées par ses ordres.

Les dernières personnes qu'il reçut furent les Académiciens de Weimar. En les apercevant, le souvenir de ses entretiens avec Goethe et Wieland dut effleurer son esprit, car il leur demanda s'il y avait beaucoup d'idéologues en Allemagne. On sait que par ce mot il entendait les hommes à systèmes, enclins à négliger les exigences de la réalité.

« — Oui, Sire, répondit l'un d'eux, nous en avons un assez grand nombre !

« — Je vous plains, dit l'Empereur. J'en ai à Paris ; ce sont des rêveurs, et des rêveurs dangereux... Nos idéologues détruisent toutes les illusions, et l'âge des illusions est pour les peuples, comme pour les individus, l'âge du bonheur. J'en emporte une qui m'est précieuse, en vous quittant, messieurs : c'est que vous conserverez de moi quelque bon souvenir ! »

Quelques moments après, il montait en voiture, et repartait à toute vitesse pour Paris, sa grande capitale. Il venait d'immortaliser la petite ville d'Erfurt, qu'il avait, un moment, remplie du bruit de ses armes et de son nom, et qui allait reprendre sa vie paisible, fière quelques jours le plus étonnant génie

HIPPOLYTE BUFFENOIR.



ANNE-AMÉLIE, DUCHESSE DE SAXE-WEIMAR.



ENTREVUE DE NAPOLEON ET DE WIELAND, PAR SCHNORR.

d'avoir abrité pendant des temps modernes.



4. — ASSIETTE A DÉCOR RAYONNANT, BLEU ET ROUGE.
6. — ASSIETTE A MUSIQUE
(FABRIQUE DE M^{me} DE VILLERAY ?)

5. — PLAT A DÉCOR CHINOIS, FABRIQUE DE GUILLIBAUD
(DIAMÈTRE 0^m38).

7. — ASSIETTE A DÉCOR CHINOIS
(FABRIQUE DE M^{me} DE VILLERAY ?)
10. — ASSIETTE A DÉCOR DIT « AU CARQUOIS ».

La Céramique Française

PAR ÉDOUARD GARNIER

IV (*)

ROUEN

DÉSIREUX de suivre autant que possible l'ordre chronologique, nous avons commencé par Nevers cette série d'études sur l'histoire de la faïence française, mais c'est Rouen qui, autant par l'importance et le nombre de ses manufactures que par la valeur artistique et la supériorité incontestable de ses produits, aurait mérité la première place.

A Nevers, en effet, la belle période de la fabrication dure peu. Ce qui domine presque dès le commencement du XVIII^e siècle, ce qui fait surtout le fond du commerce et de l'industrie, c'est la faïence commune, la faïence à bon marché, les assiettes et les saladiers destinés au « dressouer » du vigneron ou au vaissellier du petit artisan.

La faïence de Rouen, au contraire, c'est la faïence de la bourgeoisie et parfois même de la noblesse, qui a bien soin de la faire marquer à ses armes. D'aspect plus sévère et de tenue respectable, elle ne s'encanaille pas dans des facéties grivoises ou des inscriptions d'un goût douteux, et si elle consent à inscrire des noms et à recevoir des figures de saints, c'est seulement sur la panse imposante des brocs à cidre, au milieu de rinceaux et de fleurons d'une grande allure et d'une exécution soignée (fig. 11). Quand elle « chante », ce ne sont pas, comme à Nevers, des couplets en l'honneur de Bacchus, mais bien des *ariettes* sentimentales, et pour montrer qu'elle s'adresse à des gens de plus haute volée que les simples paysans de l'Orléanais ou de la Touraine, elle a grand soin d'en « noter » les airs (fig. 6).

Rouen, cependant, procède de Nevers, et ce sont des ouvriers nivernais qui, les premiers, y ont établi l'industrie de la faïence.

C'est vers le milieu du XVII^e siècle que la première manufacture de faïence paraît avoir été fondée à Rouen, ou, du moins, c'est à cette époque que remonte le plus ancien document établissant d'une façon authentique l'existence d'une fabrique dans la vieille cité normande. Depuis Abaquesne, dont nous avons parlé dans un précédent article jusqu'en 1644, c'est-à-dire pendant une période de près d'un siècle, on ne trouve aucune trace de l'industrie de la faïence à Rouen, mais cela ne prouve pas cependant qu'elle y eût été tout à fait abandonnée. La Normandie, du reste, était depuis longtemps déjà renommée pour ses poteries vernissées et, si ce n'est à Rouen même, c'est au moins dans la province, à Manerbe, à Bonnebault ou au Pré-d'Auge,

dans les environs de Lisieux, qu'étaient fabriqués ces beaux épis de faitage que les amateurs recherchent aujourd'hui avec un empressement bien justifié. Composés de tubes ou manchons en terre émaillée formant autant de pièces séparées reliées entre elles au moyen d'une longue tige de fer scellée dans le poinçon du faitage des fermes ou des manoirs, ces épis ou *étocs*, d'un aspect très décoratif (fig. 1), atteignent parfois 1 m. 80.

Quoi qu'il en soit, le 27 août 1644, Nicolas Poirel, sieur de Granval, huissier du cabinet de la reine-régente Anne d'Autriche, obtint un privilège pour « faire faire en la province de Normandie toute sorte de vaisselle, de fayence blanche et couverte d'esmail de toutes couleurs pour l'utilité publique....., icelles vendre ou faire vendre dans le royaume, pendant une durée de trente ans... », privilège qui, le 25 novembre 1645, fut porté à cinquante ans et que Nicolas Poirel céda bientôt à Edme Poterat, sieur de Saint-Etienne, dont, vraisemblablement, il n'avait été que le prête-nom.

Edme Poterat, « bon gentilhomme de Champagne », n'était nullement préparé par ses occupations antérieures à diriger une manufacture de faïence, ce qui, néanmoins, ne l'empêcha pas de réussir admirablement. Nous en avons



1. — ÉPI DE FAITAGE, FABRIQUE DE MANERBE, FIN DU XVI^e SIÈCLE (HAUTEUR 1^m70).

(*) Voir le *Figaro illustré* de juillet et de septembre 1895, août 1896.

la preuve dans le passage suivant d'un *Mémoire* adressé en 1777 à Haillet de Couronne, lieutenant criminel au baillage de Rouen, par Madame de Villeray, alors âgée de quatre-vingt-treize ans, qui, elle-même, avait dirigé, pendant plus d'un quart de siècle,

une manufacture importante dont nous parlerons plus loin et d'où sont sorties les pièces les plus remarquables dont puisse s'enorgueillir la fabrication rouennaise: « Ce n'étoit point le sçavoir, dit Madame de Villeray, ni le génie distingué qui furent les mobiles du sieur de Saint-Etienne dans cette entreprise, mais bien l'espérance du produit que luy procureroit un privilège de cette espèce. Il ne fut point trompé dans son espérance, malgré tous les obstacles inévitables qu'il falloit surmonter. Sans nul exemple de construction de fourneaux, ni connaissances de matières, encore moins celles de les employer, il commença son entreprise sur la foi de quelques ouvriers qu'il fit venir de Nevers. Le droit que la nouveauté a sur les hommes s'exerça fort à propos pour donner à ses ouvrages un mérite qui, loin de lui être accordé aujourd'hui, se tourneroit en mépris... Sa fortune se trouva bien arrondie, de façon qu'il eut le moyen de parvenir à la seigneurie du faubourg où il s'étoit établi, qui est Saint-Sever (1) ».

Il est donc bien évident que la première manufacture de Rouen, celle de Poterat, fut fondée à l'aide d'ouvriers venus de Nevers, et il est probable que ces ouvriers étaient Italiens, ou tout au moins encore sous l'influence des traditions italiennes, ainsi que le prouvent les plus anciennes pièces connues de la fabrication rouennaise, notamment deux plats à larges bords et à bassin étroit et profond, bien souvent cités, appartenant, l'un à la riche collection de M. Gustave Gouellain, l'autre au musée de Rouen, et portant tous les deux, au revers, la mention : *Fait à Rouen, 1647*; le premier est assez grossièrement décoré en camaïeu bleu, dans le goût niver nais; le second ne montre sur le bord que les armes des Poterat en couleurs. Du reste, le nom d'un *Custode*, potier, que l'on trouve mentionné dans plusieurs actes de cette époque et qui, selon toute apparence, appartenait à la famille des Custode que nous avons vus s'établir à Nevers, viendrait confirmer cette opinion.

L'industrie nouvelle prospéra assez rapidement pour que, en 1663, c'est-à-dire moins de vingt ans après l'obtention du privilège qu'avait sollicité Nicolas Poiré, Colbert la jugeât digne d'être sérieusement encouragée. On lit, en effet, dans un de ses mémoires sur les *Manufactures du royaume*: « Protéger et gratifier les faïenciers de Rouen, et les faire travailler à l'envy. Leur donner des desseins et les faire travailler pour le Roy. »

Mais ce fut surtout à la fin du règne de Louis XIV que la fabrication prit une extension considérable. Le privilège accordé à Edme Poterat et renouvelé en faveur de son fils était loin d'être expiré, que plusieurs fabricants s'étaient établis dans le faubourg de Saint-Sever, sollicitant et obtenant l'autorisation de continuer leurs travaux, malgré les droits exclusifs de Louis Poterat, qui demandait, mais inutilement, la démolition des fours de ses concurrents. Du reste, il choisissait mal son mo-

ment, les événements qui se produisirent à cette époque dans le domaine de la politique devant forcément donner à la production de la faïence une impulsion inattendue.

Dès 1689, en effet, Louis XIV, par suite des revers successifs qui avaient obéré le Trésor, s'était vu dans la nécessité d'envoyer à la Monnaie « les précieux meubles d'argent massif qui faisaient l'ornement de la

galerie et des grands et petits appartements de Versailles et l'étonnement des étrangers, jusqu'au trône d'argent ». Mesure désastreuse, dit Saint-Simon, qui déplore à juste titre « la perte et le dommage inestimable de toutes ces admirables façons, plus chères que la matière, moulures, gravures et ciselures,

de ces reliefs et de tant d'ornemens achevés dont le luxe avoit chargé la vaisselle de tous les gens riches et ceux du bel air ». L'exemple donné par le

monarque avait été si bien suivi par des courtisans jaloux de faire leur cour au vieux roi que Dangeau, dans son *Journal*, nous apprend que, dans le courant du mois de janvier 1690, « on n'avait pu faire fondre à la Monnaie toute l'argenterie qui y avait été portée ».

Mais ce n'était là que le commencement; la même mesure dû être prise en 1699 et surtout en 1709. La nécessité de subvenir aux dépenses occasionnées par une guerre acharnée au dehors, les inondations de la Loire et, surtout la disette, avaient mis les finances dans un tel état qu'il fallut faire argent de tout. « La famine est si grande, écrivait Madame, le 8 juin 1709, que des enfans se sont mangés les uns les autres. Le Roy est tellement résolu à continuer la guerre qu'il a, hier, remplacé son service d'or par de la vaisselle de faïence; il a envoyé tous les objets qu'il avoit en or à la Monnaie, afin de les convertir... »

— « Tout ce qu'il y eût de grand ou de considérable, dit à son tour Saint-Simon, se mit en huit jours à la faïence; ils épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise, tandis que tout le médiocre continua à se servir de son argenterie. Le roi agita de se mettre à la faïence; il envoya sa vaisselle d'or à la Monnaie, et M. le duc d'Orléans le peu qu'il en avoit. Le roi et la famille royale se servirent de vaisselle de vermeil et d'argent; les princes et les princesses du sang, de faïence... »

De même que Saint-Simon, qui l'avoue bien franchement, beaucoup de grands seigneurs ne firent porter à la fonte qu'une faible partie de leur argenterie, serrant le reste précieusement, ce qui ne les empêchait pas, pour « faire le bon citoyen », comme on le disait alors, de « se mettre à la faïence » avec ostentation, témoin le duc d'Antin, ce type du parfait courtisan, qui « courut à Paris choisir force porcelaines admirables qu'il eût à grand marché et enleva deux boutiques de

faïences qu'il fit pompeusement porter à Versailles ». Il n'est pas hors de propos de rappeler dès à présent que ces mêmes circonstances désastreuses qui avaient provoqué ces mesures si favorables à l'industrie de la faïence, se produisirent de nouveau en 1759. Le ministre Silhouette, ne sachant plus comment faire face aux embarras du Trésor, avait exhorté ceux qui possédaient de la vaisselle d'argent à la porter à la Monnaie, où elle devait être convertie en espèces applicables aux besoins de l'Etat. « Il y a déjà du temps, dit Barbier dans son *Journal*, à la date de novembre 1759, qu'on a parlé de faire porter la vais-



8. — PLATEAU DE SURTOUT DE TABLE.



9. — PLAT A FOND BLEU LAPIS (DIAMÈTRE 0m32).

(1) Documents sur les fabriques de Rouen recueillis par HAILLET DE COURONNE et publiés par L. DELISLE, membre de l'Institut, p. 51.

selle d'argent des particuliers à la Monnaie, ce qui a effrayé le public, un pareil expédient étant ordinairement la dernière ressource dans les calamités de l'Etat... Les personnes qui n'ont pas un rang distingué ou ne pensent pas de même, sont dans l'incertitude si elles la porteront ou si elles la cacheront. Mais il n'est guère possible de se servir de sa vaisselle d'argent, surtout en assiettes, quand les princes, les plus gros seigneurs et les gens en dignité sont réduits à manger sur de la vaisselle de faïence. Cette aventure va ruiner tous le corps des orfèvres et ôter le pain à tous les ouvriers et artistes qui en dépendent et, en même temps, va enrichir toutes les manufactures de faïences et de porcelaine. Il y a, depuis dix ou douze jours, un grand concours de carrosses à un grand magasin de faïence plus ou moins recherchée, sur le quai de la Porte-Saint-Bernard, au-dessus des Miramionnes. J'y allai, le 30 octobre, acheter des plats, assiettes et jattes, comme les autres. Le ministre de Paris (le comte de Saint-Florentin) y était avec M. Bertin de Jumillac, frère de M. le Lieutenant général de police, et tous les jours, à toute heure, c'est la même chose (1).

Le nombre des manufactures s'accrut d'autant plus rapidement que l'usage de la faïence avait généralement survécu aux événements qui l'avaient fait adopter. En 1722, on comptait à Rouen onze fabriques en pleine activité, occupant plus de deux mille ouvriers; ce nombre alla toujours en augmentant, et la production prit une si grande extension que l'abbé d'Expilly, dans son *Dictionnaire géographique*, disait que « les manufactures de faïences du faubourg Saint-Sever, à Rouen, pourraient suffire à la fourniture de tout le royaume ». En 1783, le *Mémoire de la Commune de la Normandie*, présenté par la Chambre de Commerce à Louis XVI lors de son passage à Rouen, constatait qu'il y avait dans la ville dix-huit faïenciers et que les deux tiers de leurs produits étaient exportés dans les colonies. Malheureusement, cet état prospère ne devait plus durer longtemps. D'une part, le traité de commerce conclu avec l'Angleterre et permettant la libre introduction en France de la faïence fine ou terre de pipe, et, d'autre part, le développement que prenait chaque jour la fabrication de la porcelaine, dont l'emploi commençait à se généraliser, eurent pour effet de ruiner à Rouen, comme dans tout le royaume, du reste, cette belle industrie de la faïence française qui avait brillé d'un si vif éclat pendant plus d'un siècle, et bientôt il

(1) Les fabriques de Rouen et de Nevers, qui approvisionnaient le marché de Paris, étaient tellement épuisées que l'on en fut réduit à se servir de plats et d'assiettes en faïence très commune, dont le dessous était recouvert d'un vernis noir ou brun foncé, et auxquels les plaisants de la capitale avaient donné le nom de *culs-noirs*. « J'ai peur, dit Voltaire dans une lettre à M. Thiériot (15 déc. 1759), qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans ce temps qu'il n'est question que de *culs-noirs*, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre sur terre et sur mer ». Ces assiettes étaient fabriquées à Paris, rue de la Roquette, à Orléans et en Auvergne.

n'y resta plus que le souvenir de ces manufactures autrefois si vivantes et si actives.

Ainsi que nous l'avons dit, c'est l'influence italo-nivernaise qui domine à Rouen au début de la fabrication, mais cette première période dura peu, et les artistes rouennais, sans s'affranchir tout à fait des influences étrangères, notamment de l'imitation des faïences sino-hollandaises, surent créer un décor assez simple dans le principe, mais qui devait bientôt donner naissance à tout un système d'ornementation si caractéristique et si particulier à Rouen qu'on ne peut le confondre avec aucun autre.

Ce décor, dit à lambrequins, se composait le plus souvent de deux motifs alternés reliés entre eux et répétés de façon à former une bordure sur le marli des plats et des assiettes ou sur le pourtour des vases, des aiguières, des sucrières à poudre et autres objets de forme symétrique; plus ou moins compliqués, ils étaient cependant toujours composés, d'après le même principe, de palmettes, de feuilles et de rinceaux réservés en blanc sur un fond réchampi en bleu. Le centre des plats et des assiettes était occupé par un fleuron qui a subi un grand nombre de variations. Au début, il se composait d'un motif assez chargé, un peu lourd, représentant toujours, au milieu de fleurs et de palmettes en rinceaux se détachant en réserves sur fond bleu, deux animaux fantastiques, quelquefois à tête humaine, affrontés, c'est-à-dire se regardant face à face, une moitié de décor retourné et répété ayant servi à constituer l'autre moitié. Ces fleurons de la première époque (fig. 2) sont assez rares.

La répétition symétrique est un des caractères distinctifs du décor bleu rouennais; même dans les motifs qui paraissent le plus compliqués, les éléments constitutifs sont presque toujours très simples, et l'on est étonné, en les décomposant, de voir avec quelle ingéniosité les faïenciers rouennais les ont disposés et quel parti ils ont su en tirer. Quand ces motifs, alternés et répétés à intervalles égaux, partent du bord de la pièce et convergent vers le centre en couvrant tout ou partie du bassin, ils forment ce que l'on a appelé le décor *destylé rayonnant* (fig. 4). Ce décor, souvent d'une richesse incomparable et dont les combinaisons rappellent parfois les rosaces de nos vieilles cathédrales, est toujours obtenu aussi

simplement par la répétition symétrique d'un seul motif.

Ce sont surtout les fleurons qui décoraient le centre de leurs plats et de leurs assiettes que les faïenciers rouennais se sont plu à varier; celui que l'on rencontre le plus fréquemment et que toutes les fabriques, même celles qui produisaient les faïences les plus communes, ont employé, qui a subi de nombreuses transformations et que l'on trouve parfois associé à de riches ornements, se compose d'une corbeille remplie de fleurs de convention toujours disposées d'une façon symétrique. Dans tous, on retrouve cependant les mêmes principes décoratifs, composés de feuilles dentées disposées en rinceaux ou formant culot, puisés



2. — PLATEAU — ATELIER DES POTERAT (FIN DU XVIII^e SIÈCLE).



3. — FONTAINE DE MILIEU, DÉCOR SINO-HOLLANDAIS, FIN DU XVIII^e SIÈCLE (HAUTEUR 0m74, LARGEUR 0m75).

soit dans les livres du temps, soit dans les œuvres de Berain.

Tous ces décors étaient exécutés en camaïeu bleu ou en bleu rehaussé de rouge de fer (fig. 4), avec une grande précision et néanmoins une certaine liberté de pinceau et une hardiesse spirituelle qui donnent un charme inexprimable aux faïences rouennaises et qui corrigent la froideur résultant de la disposition symétrique des ornements. Un très grand nombre de pièces datant de cette époque et qui ont été exécutées sous l'influence des événements que nous avons rapportés plus haut, portent des armoiries également peintes en camaïeu bleu et dans lesquelles les couleurs des émaux sont indiquées, suivant les règles héraldiques, par des tailles diverses.

Le décor polychrome commença à être exécuté, à Rouen, vers la fin du XVIII^e siècle. Les plus remarquables spécimens de la première période de ce genre de décoration sont les pièces du service exécuté pour François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg, maréchal de France et gouverneur de la Normandie de 1690 à 1695; le musée de Cluny possède plusieurs échantillons de ce service, fait par un maître faïencier nommé *Guillibaud*, auquel on doit un genre de décor aux couleurs vives et éclatantes imité des porcelaines chinoises et qui paraît avoir été fort à la mode, si l'on en juge par les nombreuses pièces que l'on rencontre dans les collections. Ce décor, qui se compose au centre de pagodes et de paysages ou d'arbustes en fleurs accompagnés d'insectes, de papillons et parfois du *Fong-hoang*, l'oiseau sacré des impératrices, est reconnaissable à ses bordures, dont les dessins, quadrillés rouge et vert, sont coupés par des réserves de crevettes, ou de bouquets et de fleurs détachées du plus gracieux effet (fig. 5).

C'est à ce moment également qu'apparaît un genre qui n'a d'analogue dans aucune fabrication et dont les spécimens sont de la plus grande rareté. Nous voulons parler de ces belles pièces à fond jaune ocre sur lequel se détachent, en bleu très foncé, de charmantes arabesques formant des rinceaux élégants et variés, au milieu desquels ressortent, en réserves blanches légèrement modelées en bleu, des figures d'enfants dessinées sans beaucoup d'art, mais pleines d'entrain et de verve. On connaît en ce genre quelques plats et des assiettes dont le centre est occupé par de grands médaillons, des sucrières à poudre, des porte-burettes, etc., mais la pièce la plus remarquable est certainement le beau surtout de table que représente notre gravure (fig. 8).

Comme fabrication exceptionnelle, nous citerons également les décors à fond bleu empois sur lequel se détachent, en blanc fixe et en jaune, des fleurs et des insectes de style pseudo-oriental, dessinés d'un trait fortement accentué (fig. 9). Ce genre est une imitation des décors à fond bleu persan qui avaient acquis une si grande célébrité aux fabriques de Nevers; mais si, dans les faïences de Rouen le dessin est plus correct, en revanche le

bleu du fond est loin de valoir celui de Nevers comme qualité de ton et comme intensité.

Les faïences de Rouen étant rarement marquées, il est bien difficile de dire de quels ateliers sont sortis ces deux derniers décors, ainsi que les assiettes à musique (fig. 4) et les beaux décors polychromes copiés ou imités des porcelaines chinoises (fig. 7) avec une vigueur et une franchise de tons dont la faïence de Rouen seule montre des exemples. Peut-être ces dernières peuvent-elles être attribuées à la fabrique de Madame de Villeray, dont nous avons parlé plus haut et qui avait succédé à Louis Poterat. En tout cas, c'est bien elle qui a fabriqué ces faïences, merveilleuses d'exécution, que l'on admire au Louvre, au musée de Cluny et à celui de Rouen, les bustes et les gaines des *Quatre-Saisons*, les sphères qui décoraient le vestibule du château de Choisy-le-Roi, les globes terrestres et célestes, etc.

Mais bientôt la décadence commence. Vers le milieu du XVIII^e siècle, les faïenciers normands s'inspirent, pour décorer leurs faïences, du genre *rocaille*, si fort à la mode dans la dernière moitié du règne de Louis XV. L'application de ce décor dans la céramique rouennaise consiste dans une ornementation à bordure irrégulière et, surtout, dans l'emploi, comme ornementation intérieure, de carquois et de torches enflammées, de trophées d'armes ou d'instruments de musique, d'arcs, de flèches, etc. Le décor dit *au carquois* (fig. 10) peut être considéré comme le type du genre.

Une dernière transformation s'opère et l'on voit apparaître le décor à la *corne*, double ou simple, formé par une sorte de corne d'abondance d'où s'échappent des tiges de fleurs accompagnées d'oiseaux, généralement de perroquets, d'insectes et de papillons d'une coloration intense où dominent le jaune et surtout le beau rouge particulier à Rouen (fig. 12).

Enfin quelques fabricants, entre autres *Levasseur*, qui a signé certaines pièces, adoptent le nouveau genre de décoration sur émail cuit, avec lequel ils tentent de lutter contre l'envahissement de la porcelaine qu'ils cherchent à imiter, mais leurs efforts sont infructueux et, à Rouen comme à Nevers, les manufactures de faïence

avaient cessé d'exister avant la fin du siècle.

Nous avons cherché, dans cette rapide esquisse, à donner les différents caractères, la «physionomie», pour ainsi dire, de la fabrication rouennaise, mais ce que nous n'avons pu indiquer, c'est la grande variété d'objets que ses manufactures ont produits. Il semble que la matière, docile, se soit prêtée à toutes les combinaisons : fontaines d'apparat (fig. 3), bustes, gaines, consoles, chambranles de cheminées, lampes d'églises, jardinières, écri-toires, raves à

tabac, crucifix, brocs à cidre (fig. 11), boîtes à épices, sucrières, etc., Rouen a tout fabriqué et tout décoré d'une façon toujours appropriée à la forme et, pour ainsi dire, architecturale qui n'a jamais été dépassée.

ÉDOUARD GARNIER.



11. — PICHET OU BROC À CIDRE.
INSCRIPTION : Saint-Romain, 1747.



12. — PLAQUE À DÉCOR, DIT « A LA DOUBLE CORNE » (HAUTEUR 0m70, LARGEUR 0m52).

Tous les objets reproduits ici font partie des Collections du Musée National de Sèvres.

CH. MONGINOT



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

EN ARRÊT

Copyright 1896 by Bousod, Valadon & Co.



APRÈS LA BATAILLE

PAR CHARLES DIGUET

Le soleil dardait ses derniers rayons; il y avait comme un reste de poussière dorée dans l'air. Un coup de fusil attardé retentit dans le lointain puis ce fut tout. Un chasseur avait sans doute assassiné en bordure de champ une perdrix se rendant à l'appel de ses compagnes dispersées.

Un grand calme se faisait.

La plaine envahie dès les premières heures de la matinée par une nuée de chasseurs s'était replongée dans la mélancolie du soir. Les regains, foulés par les hommes et par les chiens, se rafraîchissaient à l'approche de la rosée qui tombait déjà et lentement redressaient leurs tiges abattues.

C'était le soir de la bataille.

L'ouverture avait été meurtrière, bien des vides s'étaient produits parmi les concitoyens du même canton.

Cependant que, rentrés au logis, les vainqueurs comptaient les morts, chacun se discernant de ses propres mains un brevet de maître-ès-jeux sportifs, les blessés disséminés un peu partout attendaient les uns que la nuit fût venue pour se transporter sans danger en des endroits qu'ils jugeaient meilleurs, les autres qu'il fit brun-noir, ainsi que l'on a coutume de s'exprimer au pays des Flandres, afin de s'accommoder le mieux possible.

Que d'éclopés! la liste en serait longue.

C'étaient des perdreaux qui sautillaient sur une patte, de vieilles mères dont l'aile vaillante avait été brisée, une caille dont le plomb avait alourdi le vol; plus loin un lièvre qui portait sur son dos une cuisse cassée, un autre amputé de la jambe droite trébuchait à travers les sillons: quelques morts aussi, des blessés qui pour ne point tomber au pouvoir de l'ennemi avaient fait un suprême effort, se jetant soit dans un roncier soit dans une ornière où ils avaient trouvé la fin de leurs malheurs.

Les lamentations de ce petit peuple des champs, pour être moins bruyantes que les histoires racontées par les héros de la fête autour d'une table bien servie, n'en étaient pas moins intéressantes.

La plaine très grande, adossée à un petit bois d'une cinquantaine d'hectares, vallonée, coupée çà et là de petits boqueteaux, de chemins de traverse descendait jusqu'en bordure d'un cours d'eau et était des mieux disposée pour la concentration du gibier de toute espèce: ici d'épais regains de bonnes remises, ose-raies, sarrasins, etc.; sur le versant ouest, des bruyères et une colline pierreuse accidentée. Elle était bonne aux habitants, avait fait leur joie pendant la saison de repos: sa réputation

était établie depuis bien des années. Elle payait l'impôt du sang; en raison de sa richesse, on la saignait d'autant plus qu'on la croyait intarissable.

Pour le jour de l'ouverture, le propriétaire lançait de nombreuses invitations; une dizaine d'invités qui se trouvaient être à peu près toujours les mêmes et une demi-douzaine d'occasionnels venus un peu de partout: débutants, sportsmen aux vestons incomparables, députés dont on brigait l'influence ou qui d'eux-mêmes cauteleusement se glissaient dans la vie élégante inconnue à leur ascendance.

Dans un chemin herbu à profondes ornières, abrité de chaque côté par de grosses haies, une perdrix fit entendre son strident *tirit-tirit* pour rallier les membres épars de sa compagnie, laquelle comptait dix-neuf individus le matin. Combien en restait-il! hélas!

Elle s'égosillait en vain depuis quelques minutes lorsqu'enfin un criguttural lui répondit; presque en même temps arrivait par l'autre bout, suivant l'ornière et faisant legrosdos, un coq échappé à la fusillade.

« Ah! ma com-mère, je te retrouve. Quelle journée! mais je vois avec plaisir que tu t'en es tirée.

— Oui. Seulement c'est la famille qui m'inquiète; j'ai perdu le petit dernier dans la pièce dite « les neuf acres »: comme sa piste était suivie par un grand diable de pointer qui ne lâchait point, je croisai ses voies lui

ayant dit de se tenir coi et, entraînant le terrible fureteur, je m'envolai sous son nez. Comme suivant sa coutume il se trouvait à cent cinquante mètres de son maître je n'entendis point de coup de fusil.

— Ma chère amie, deux sont tombés au



milieu du trèfle des dix arpents; les autres et moi nous avons fourni un long vol; mais nous n'avons pas été tranquilles longtemps. Ce grand sec de Lavollée qui arpenté une plaine comme un lévrier avait observé la remise et il s'était mis en route immédiatement. Le cas était pressant car c'est un terrible que celui-là qui ne tire que quand il le faut, aime à s'isoler de ses camarades et, accompagné de son Saint-Germain, veut mener sa chasse tout seul: il chasse pour chasser et les victimes qu'il présente sont bien les siennes.

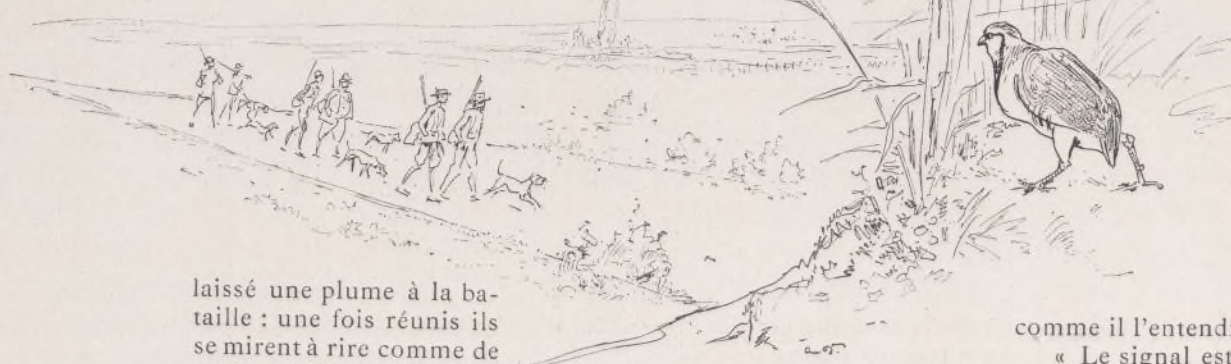
Heureusement qu'il se trouvait à mauvais vent par rapport à nous: sans perdre de temps nous piétâmes une cinquantaine de mètres, après quoi nous nous dirigeâmes vers le bois; malheureusement quelques-uns de nous se sont débarrassés dans le trajet en sorte que lorsque je me mis à nous compter nous n'étions que cinq.

— A propos, tu te souviens du petit gringalet de l'année

dernière qu'on appelait Fleur-de-chic, qui ne tuait jamais rien? Eh bien! sur le coup de onze heures il a tué notre voisine, une pauvre vieille qui avait déjà vu tant d'ouvertures! Certes, le mirliflore a cru qu'elle tombait du haut mal tellement il a paru saisi! « Un perdreau, un perdreau! » criait-il à Beaumignard en roulant les r. Pour ces godelureaux, nous sommes tous des perdreaux: ce vocable, paraît-il, sonne mieux et est plus distingué. C'est égal, celui qui mangera la pauvre vieille croyant croquer un tendron fera une singulière grimace!

Tout en devisant ainsi, ils remontèrent la plaine où ils furent rejoints par d'autres perdreaux appartenant à différentes familles très éprouvées.

Parmi ces derniers se trouvait un jeune ménage qui n'avait pas



laissé une plume à la bataille: une fois réunis ils se mirent à rire comme de petites folles. En pareil jour, c'était faire preuve d'un grand fond philosophique! Il y a d'aimables caractères partout. Quand ils furent tous massés au pied d'un arbre en vue de faire leur nuit, malgré la fatigue, grâce à la surexcitation bien explicable, un colloque s'établit entre eux.

Un vieux coq qui avait assisté aux péripéties diverses de la journée, installé sur la crête de la colline raconta, ainsi qu'il suit, les préliminaires de la bataille.

« D'abord, je les vis arriver sur la route à la file, deux par deux, la plupart suivis d'un chien.

« Je remarquai qu'il y en avait quelques nouveaux dans la société de l'an dernier et de très jeunes si correctement vêtus que leur aspect me rassura sur-le-champ. Parmi ceux-ci, j'en distinguai un qui marchait à grand pas le fusil sans chien horizontalement sur l'épaule menaçant ses camarades. Si vous aviez vu la mine effarée des autres se montrant du doigt cet imprudent et évitant de se trouver derrière lui! ils se dispersèrent en hâte sur les deux côtés de la route. C'était vraiment comique!

« La bande arrivée au carrefour se dispersa sur la plaine.



« Je remarquai le gros Beaumignard flanqué d'un red Irish setter. Toi,

mon bonhomme, me dis-je, avec un chien de cette volée qui va battre la plaine à plus de cent mètres de toi, et tes jambes courtes, tu vas avoir de l'agrément! il en a eu, je vous en réponds. Puis venait Fleur-de-chic avec son éternel monocle vissé dans l'œil et son « Purdey » de cent louis qu'il tenait d'une façon ridicule pour le faire remarquer, soulignant le prix à chaque curieux qui le guignait; puis Picquardant, le notaire remorquant à sa suite un chien gros comme une loche, soufflant, perdu déjà d'avoir fait le trajet du rendez-vous de chasse à la plaine; de la Cane-

bière portant sous le bras un hammerless qui avait l'air d'un bâton; il était suivi d'un espèce de chien appelé Charnigue: un fameux chien, disait-il, qui n'avait pas son pareil; de la Veste, un député célèbre par ses âneries débitées au Palais-Bourbon, celui-là s'était fait escorter de deux chiens: un pointer et un épagneul français, sans doute pour mettre en pratique le système des compensations; d'autres encore et le maître de la chasse, Bernay.

« Celui-ci, après quelques recommandations, indique à ses invités que l'on va d'abord battre le terrain de front; qu'une fois arrivés à l'extrémité de la chasse, on fera le même mouvement en retour, après quoi chacun pourra opérer

comme il l'entendra sans toutefois franchir les limites.

« Le signal est donné les voilà qui partent. »

« L'ordre dans la marche, prescrit par l'amphitryon, ne subsista pas plus de cinq minutes; après quarante mètres d'avancée sur les chaumes, la confusion la plus réjouissante pour nous ne cessa de régner. Ce fut d'abord le Pointheur de de la Veste qui prit le vent et s'emballa au grand désespoir des autres chasseurs qui criaient à tue-tête « rappelez votre chien ». Mais le maître du Pointheur avait beau hurler, multiplier les gestes, l'animal n'en faisait qu'à sa tête. Et les autres de grommeler tout le temps « quand on n'a



pas un chien mieux dressé, on le laisse à la maison ! » le Pointer fait partir hors portée une compagnie de nos camarades. Au milieu du trouble général quelques chasseurs sérieux se dispersent sans s'inquiéter des autres. Picquardant le notaire demeure avec le gros de la troupe, son chien à lui n'avance guère, il s'amuse à muloter.

« Le chien d'un débutant tombe en arrêt, un lièvre déboule. Fleur-de-chic lui envoie ses deux coups de fusil et tue le chien de Picquardant ! Ah ! il en a poussé de beaux cris celui-là : un chien incomparable, impossible à remplacer, qu'il n'aurait pas donné pour vingt-cinq louis ! lequel m'a rapporté une voisine, il a em-



prunté à un de ses clers afin d'accentuer sa tenue de chasseur.

« Cet accident jette un froid. On se regarde et on s'éloigne de Fleur-de-chic. Mais nous ne sommes pas au bout : voilà-t-il pas que le petit d'Humiac qui sait tout, qui voit tout, s'imaginant découvrir un lièvre au gîte envoie un coup de fusil à une motte de terre couverte de chevelu et les plombs vont cingler les guêtres de la Canebière.

« Furieux, le méridional jette feu et flammes :

« Il faut donc faire deux cents lieues pour trouver de pareils maladroits ! »

Une course folle du fameux Charnigue met un terme à l'ou-ragan. « Sifflez donc votre chien », lui crie-t-on !

« Té mon boun chien, ici, ah sale bête ! attends qué je té carresse ! »

Mais autant en emporte le vent, le chien poursuit un lièvre,



le conduit jusqu'au bois et se garde bien de revenir immédiatement.

La Canebière déclare que c'est la première fois que son chien commet une pareille frasque ; c'est le pointer qui lui a donné le mauvais exemple !

D'Humiac et le Marseillais tirent une caille, elle tombe ; mais qui l'a tuée ? pas n'est besoin de s'en inquiéter : le laverack lui a donné abri dans son estomac.



« Au même moment, part, devant les deux chasseurs, une perdrix ; le Marseillais la manque, une autre lui succède, il la manque encore !

« Té, s'écrie-t-il, né mé parlez pas

« des perdrix grises ; les rouges, voilà du vrai gibier ! »

« Cependant, ça et là, plusieurs de nos compagnons tombaient sous le plomb des chasseurs qui avaient fui le gros de cette troupe encombrante. »

Une perdrix à demi maillée déclara qu'elle ne pouvait souffrir ces chasseurs bellâtres suffisants ; une des jeunesses qui était en train de se rafraîchir en tirant à elle une graminée, l'interrompit vivement.

« Moi, je n'en aime aucun, ils sont tous à mettre dans le même sac : un muscadin ou un rustre, c'est toujours le même diable !

— C'est entendu, confirma la discoureuse, mais, quoi qu'il en soit, j'ai fait mes observations et...

— C'est en faisant des observations et de trop près que tu te feras pincer, riposta un vieux coq : crois-moi, ma poulette, tu as de bons yeux, sitôt que tu en apercevras un sur la plaine, déménage !

« Par exemple, si tu me disais que tu préfères leurs grands pointers, leurs chiens rouges qui vont comme le vent, dont l'esbrouffe nous avertit de nous tenir sur nos gardes, à l'épagneul ou au braque ou encore au setter bien dressé, dont la quête calme, prudente est si inquiétante, je te dirais que tu as raison. »

En personnes sages, habituées à se coucher tôt, les perdrix mirent fin à ces racontars et s'endormirent ; mais les lièvres qui ont coutume de faire de la nuit le jour sortirent les uns du bois, les autres des bruyères ou des sillons et ne tardèrent point à les remplacer.

Eux aussi de leur côté avaient fait leurs remarques et les silhouettes de leurs vain-



queurs tracées au pas de course ou dans leur gîte, à l'ombre d'un buisson, ne manquent pas d'un certain piquant.

Un pauvre malheureux bouquin qui en avait vu de cruelles pendant sa carrière déjà longue, dont les oreilles étaient trouées de plombs, arriva au petit pas au milieu de ses congénères qui devaient des malheurs du temps.

« Si les ordres donnés par Bernay avaient été suivis, dit-il gravement, j'y passais ! heureusement j'ai eu affaire à deux hurluberlus : un M. de la Touchardière et un M. de Hannetonvole suivis de chiens incomparables, et me voilà.

« Sur le versant de la butte des Fausses repasses j'avais au petit jour établi mon gîte. Au fort de l'action,

de Hannetonvole précédé à une centaine de mètres de son pointer se dirige vers la butte.

« Le chien rencontre mes voies de la nuit et le voilà qui suit. De Hannetonvole qui, lui, ne pouvait suivre et voyait de quoi il retournait vociférait : *down ! down !* Ah ouich ! le chien n'entendait pas ou faisait mine de ne point entendre, il allait toujours.

« Le maître se met à courir, courir si bien qu'il finit par s'en rapprocher, alors il renouvelle son fameux *down* et exaspéré



il envoie à son pointer un coup de fusil destiné à modérer son allure.

« Cette fois, le chien s'aplatit et ce fut sérieux, il était *down* pour de bon, il était mort !

« Jamais de Hannetonvole n'avait si bien tiré.

« Pensez donc ! un chien de cent louis !

« Je profitai de la surprise amère du malheureux chasseur pour me dérober.

« Las ! ce n'était point fini, je fus aperçu par la Touchardière,

vous savez bien Touchardière qui prétend toujours avoir fait voler la plume ou le poil, Touchardière qui à chaque coup de feu crie « touché », envoie habituellement un coup de fusil à la pièce déjà culbutée par son voisin et la fait ramasser par son porte-carnier aux regards ébahis de ses compagnons qui protestent vaguement tant il les déconcerte. Il lui faut tout ! Je craignais peu la Touchardière tout seul, cependant un coup de malheur est vite arrivé et un plomb va loin.

« Je me hâtai donc de rebrousser chemin pour me fouler en bordure d'une grande luzerne. »

Un lapin en belle humeur qui trot-tait par-là raconta qu'il avait assisté à une scène des plus divertissantes.

« Après la poussée du red Irish de Beaumignard qui, lui, était resté à trois cents pas en arrière, j'avais quitté à la muette les bruyères, puis suivant le sentier abrité qui court le long de la butte je m'étais jeté dans un buis-

son en bordure du chemin herbu.

« J'aperçois soudain au milieu de ce chemin le fameux chien de la Canebière en train de dévorer un lièvre. J'entendais craquer les pauvres os de notre camarade, je vous prie de croire que j'en avais froid dans le dos !

« Tout à coup dans le lointain des appels :

« Té Gambette ! — c'était le nom de l'animal — té Gambette, ici... par où est-il passé le brigand ! Voilà vingt bonnes minutes qu'il se cherche ! »

« En monologuant de la sorte, ruisselant de sueur, notre homme s'arrêta pour s'éponger : fouillant ensuite la haie il aperçut Gambette occupé à sa funèbre besogne.

« Il se précipita vers lui en poussant les exclamations et les imprécations d'usage en la bouche des Méridionaux et lui administra une de ces volées inoubliables. Puis calmé, je dirai même presque satisfait, il introduisit dans son carnier ce qui restait du lièvre : bien peu de chose vraiment, la tête, une cuisse et la peau. Quant au chien, il piqua une course à travers champs et on ne l'a plus revu.

« J'arrive au plus amusant. Survient un chasseur qui interpelle notre tranche-montagne et lui demande ce qu'il a fait ; que depuis un certain temps on n'entend plus de coups de fusil dans la plaine.

« Té, répliqua le fanfaron triomphant, zai tué une lièvre, pardi, malheureusement lorsque Gambette le rapportait, il a rencontré un autre chien qui a voulu lui disputer son butin ; mais le mien s'est battu et a tenu bon ; seulement mon lièvre, il a souffert. Né mé parlez pas des chiens qui battent la plaine

en sauvages et dérangent les chiens sages comme Gambette !

« Si je ne partis pas d'un formidable éclat de rire en entendant ces vantardises, c'est que la prudence me recommandait un silence absolu.

« Ces gens du Midi, conclut Jeannot, sont tous des hableurs à démonter les plus terribles charlatans !

« Avez-vous remarqué le genre qu'ils se donnent à présent, de ne plus mettre de bretelle à leur fusil ? Il s'en est trouvé un aujourd'hui qui probablement pour se tenir dans le juste milieu avait fait appliquer une bretelle automatique : en pressant un bouton, la bretelle rentrait dans la crosse je crois. Un petit joujou, lequel par parenthèse, lui a fait tomber deux fois son fusil par terre.

« Et l'inénarrable d'Humiac, avec son arme de prix ! Chaque fois qu'il avait tiré il était obligé de réclamer une baguette pour faire sortir sa douille. On l'avait, paraît-il, servi en ami. Jugez des autres !

« En fait de drôleries, il ne faut pas oublier les deux chiens de de la Veste, lesquels, avait-il déclaré, arrêtaient à patron ; il aurait dû dire aboyaient à patron ! Au déboulé de tout lièvre ils piquaient une course, gueulant à l'envi : une vrai meute, quoi !

— Et Bernay ? demanda un lièvre.

— Celui-ci en voyant l'attitude de ses invités ne tarda pas à s'en séparer. Admirablement servi par son braque bleu d'Auvergne il a fait comme Lavollée, il s'est isolé. Ce sont les deux qui nous ont fait le plus de mal. »

Il en fut dit encore bien d'autres d'un bout de la plaine à l'autre ; la population rurale jugeait hommes et chiens avec une impartialité dépourvue d'artifices.

Elle avait vu, elle appréciait. Elle avait passé en revue les chasseurs de fantaisie, les chiens de maquignons avec parchemins d'expositions, les fusils nouvellement décrets d'ordre par la mode ; et maintenant elle allait chercher à réparer ses forces épuisées par une rude journée, les uns en se livrant à un sommeil bien gagné, les autres en pourvoyant à leur frugale nourriture pendant que les

sportsmen brodaient *inter pocula* des aventures fantastiques et des prouesses imaginaires.

Historiographe de ces colloques surpris isolément, nous les avons fidèlement consignés.

La nuit était descendue ; enveloppés d'ombre, les champs s'étaient définitivement tus ; la nature était pour quelques heures rentrée dans un recueillement silencieux, il ne restait plus de la grande journée qu'une vision à peine estompée presque lointaine déjà.

CHARLES DIGUET.

(Illustrations de Auguste Vimar.)

